

CENT TONS QUE REQUIT CE CENTON SANS QUE TU ERRES

ou

SENT TON COEUR QUI SE SENT TON SANCTUAIRE

Toute ressemblance avec des textes  
existants, célèbres ou peu connus, n'est  
pas du tout fortuite; mais alors pas du  
tout...

Comme je me sens loin d'eux, du haut de cette colline. Il me semble que j'appartiens à une autre espèce. Ils sortent des bureaux, après leur journée de travail, ils regardent les maisons et les squares d'un air satisfait, ils pensent que c'est leur ville, une "belle cité bourgeoise". Ils n'ont pas peur, ils se sentent chez eux. Ils n'ont jamais vu que l'eau apprivoisée qui coule des robinets, que la lumière qui jaillit des ampoules quand on appuie sur l'interrupteur, que les arbres métis, bâtards, qu'on soutient avec des fourches. Ils ont la preuve, cent fois par jour, que tout se fait par mécanisme, que le monde obéit à des lois fixes et immuables. Les corps abandonnés dans le vide tombent tous à la même vitesse, le jardin public est fermé tous les jours à seize heures en hiver, à dix-huit heures en été, le plomb fond à 335°, le dernier tramway part de l'Hôtel de Ville à vingt-trois heures cinq. Ils sont paisibles, un peu moroses, ils pensent à Demain, c'est-à-dire, simplement, à un nouvel aujourd'hui; les villes ne disposent que d'une seule journée qui revient toute pareille à chaque matin. A peine la pomponne-t-on un peu, les dimanches. Les imbéciles. Ça me répugne, de penser que je vais revoir leurs faces épaisses et rassurées. Ils légifèrent, ils écrivent des romans populistes, ils se marient, ils ont l'extrême sottise de faire des enfants. Cependant, la grande nature vague s'est glissée dans leur ville, elle s'est infiltrée, partout, dans leur maison, dans leurs bureaux, en eux-mêmes. Elle ne bouge pas, elle se tient tranquille et eux, ils sont en plein dedans, ils la respirent et ils ne la voient pas, ils s'imaginent

qu'elle est dehors, à vingt lieues de la ville. Je la vois, moi, cette nature, je la vois... Je sais que sa soumission est paresse, je sais qu'elle n'a pas de lois: ce qu'ils prennent pour sa constance... Elle n'a que des habitudes et elle peut en changer demain.

S'il arrivait quelque chose? Si tout d'un coup elle se mettait à palpiter? Alors ils s'apercevraient qu'elle est là et il leur semblerait que leur coeur va craquer. Alors de quoi leur serviraient leurs digues et leurs remparts et leurs centrales électriques et leurs hauts fourneaux et leurs marteaux-pilons? Cela peut arriver n'importe quand, tout de suite peut-être: les présages sont là. Par exemple, un père de famille en promenade verra venir à lui, à travers la rue, un chiffon rouge comme poussé par le vent. Et quand le chiffon sera tout près de lui, il verra que c'est un quartier de viande pourrie, maculé de poussière, qui se traîne en rampant, en sautillant, un bout de chair torturée qui se roule dans les ruisseaux en projetant par spasmes des jets de sang. Ou bien une mère regardera la joue de son enfant et lui demandera: "Qu'est-ce que tu as là, c'est un bouton?" et elle verra la chair se bouffir, un peu, se crevasser, s'entrouvrir et, au fond de la crevasse, un troisième oeil, un oeil rieur apparaîtra. Ou bien ils sentiront de doux frôlements sur tout leur corps, comme les caresses que les joncs, dans les rivières, font aux nageurs. Et ils sauront que leurs vêtements sont devenus des choses vivantes. Et un autre trouvera qu'il y a quelque chose qui le gratte dans la bouche. Et il s'approchera d'une glace, ouvrira

la bouche: et sa langue sera devenue un énorme mille-pattes tout vif, qui tricoterà des pattes et lui raclera le palais. Il voudra le cracher, mais le mille-pattes, ce sera une partie de lui-même et il faudra qu'il l'arrache avec ses mains. Et des foules de choses apparaîtront pour lesquelles il faudra trouver des noms nouveaux, l'oeil de pierre, le grand bras tricorne, l'orteil-béquille, l'araignée-mâchoire. Et celui qui se sera endormi dans son bon lit, dans sa douce chambre chaude se réveillera tout nu sur un sol bleuâtre, dans une forêt de verges bruissantes, dressées rouges et blanches vers le ciel comme les cheminées de Jouxtebouville, avec de grosses couilles à demi sorties de terre, velues et bulbeuses, comme des oignons. Et des oiseaux voletteront autour de ces verges et les picoreront de leurs becs et les feront saigner. Du sperme coulera lentement, doucement, de ces blessures, du sperme mêlé de sang, vitreux et tiède avec de petites bulles. Ou alors rien de tout cela n'arrivera, il ne se produira aucun changement appréciable, mais les gens, un matin, en ouvrant leurs persiennes, seront surpris par une espèce de sens affreux, lourdement posé sur les choses et qui aura l'air d'attendre. Rien que cela: mais pour peu que cela dure quelque temps, il y aura des suicides par centaines. Eh bien; oui! Que cela change un peu, pour voir, je ne demande pas mieux. On en verra d'autres, alors, plongés brusquement dans la solitude. Des hommes tout seuls, entièrement seuls avec d'horribles monstruosité, courront par les rues, passeront lourdement devant moi, les yeux fixes, fuyant leurs maux et les emportant avec soi, la bouche ouverte, avec leur langue-insecte qui battra des ailes.

Alors j'éclaterai de rire, même si mon corps est couvert de sales croûtes louches qui s'épanouissent en fleurs de chair, en violettes, en renoncules. Je m'adosserai à un mur et je leur crierai au passage: "Qu'avez-vous fait de votre science? Qu'avez-vous fait de votre humanisme? Où est votre dignité de roseau pensant?" Je n'aurai pas peur - ou du moins pas plus qu'en ce moment. Est-ce que ce ne sera pas toujours de l'existence, des variations sur l'existence?

Depuis vingt-trois jours dans la ville étrangère je parcours sans relâche le dédale de ses ruelles noires. De temps à autre je m'arrête pour dessiner à l'intérieur d'un agenda périmé dont la couverture tombe en lambeaux. J'ignore si je suis peintre, architecte ou employé, mais je dois être pauvre puisque j'attache une grande importance à mon travail. Les raisons pour lesquelles j'ai dû fuir Paris sont ambiguës; en tout cas j'évite soigneusement de penser aux circonstances de mon départ.

Qui suis-je? Si par exception je m'en rapportais à un adage: en effet pourquoi tout ne reviendrait-il pas à savoir qui je "hante"? Je dois avouer que ce dernier mot m'égare, tendant à établir entre certains êtres et moi des rapports plus singuliers, moins évitables, plus troublants que je ne pensais. Il dit beaucoup plus qu'il ne veut dire, il me fait jouer de mon vivant le rôle d'un fantôme, évidemment il fait allusion à ce qu'il a fallu que je cessasse d'être, pour être qui je suis. Pris d'une manière à peine abusive dans cette acception, il me donne à entendre que ce que je tiens pour les manifestations

objectives de mon existence, manifestations plus ou moins délibérées, n'est que ce qui passe, dans les limites de cette vie, d'une activité dont le champ véritable m'est tout à fait inconnu. La représentation que j'ai du "fantôme" avec ce qu'il offre de conventionnel aussi bien dans son aspect que dans son aveugle soumission à certaines contingences d'heure et de lieu, vaut avant tout, pour moi, comme image finie d'un tourment qui peut être éternel. Il se peut que ma vie ne soit qu'une image de ce genre, et que je sois condamné à revenir sur mes pas tout en croyant que j'explore, à essayer de connaître ce que je devrais fort bien reconnaître, à apprendre une faible partie de ce que j'ai oublié. Cette vue sur moi-même ne me paraît fausse qu'autant qu'elle me présuppose à moi-même, qu'elle situe arbitrairement sur un plan d'antériorité une figure achevée de ma pensée qui n'a aucune raison de composer avec le temps, qu'elle implique dans ce même temps une idée de perte irréparable, de pénitence ou de chute dont le manque de fondement moral ne saurait, à mon sens, souffrir aucune discussion. L'important est que les aptitudes particulières que je me découvre lentement ici-bas ne me distraient en rien de la recherche d'une aptitude générale, qui me serait propre et ne m'est pas donnée. Par-delà toutes sortes de goûts que je me connais, d'affinités que je me sens, d'attirances que je subis, d'événements qui m'arrivent et n'arrivent qu'à moi, par-delà quantité de mouvements que je me vois faire, d'émotions que je suis seul à éprouver, je m'efforce, par rapport aux autres hommes, de savoir en quoi consiste, sinon à quoi tient, ma dif-

férenciation. N'est-ce pas dans la mesure exacte où  
je prendrai conscience de cette différenciation que  
je me révélerai ce qu'entre tous les autres je suis  
venu faire en ce monde et de quel message unique je  
suis porteur pour ne pouvoir répondre de son sort  
que sur ma tête?

Et si je n'étais qu'un mythe?

o  
o o



Après ce jugement que je portais pour la troisième fois sur moi-même, j'étais vraiment décollé. Je dormis un peu, puis je me retrouvai tout seul au milieu d'une foule de plus en plus nerveuse. Je n'adhérais plus très bien à rien, sauf à la soif. Tout en buvant de fort mauvais rhum, sans me douter du voyage que j'allais faire une minute plus tard, je tâchais de me souvenir que j'étais venu pour écouter un discours sur le quoi, sur quoi donc, sur la puissance des, comment disait-il, j'avais le mot sur le bout de la langue, je prête l'oreille à tout hasard, j'en oublie d'ouvrir l'oeil et malheur! je n'avais même pas eu le temps de ressaisir le fil que quatre-vingt-dix kilos me tombent sur l'estomac, me culbutent, me demandent pardon, demandent pardon au pavé, à ma bouteille, s'excusent auprès d'un tabouret, se relèvent avec la prestesse d'un poussah à cul de plomb et, c'était Amédée Gocourt, il me dit:

- Excuse-moi, mon vieux, je cherche la sortie.

C'était justement la chose à ne pas dire. Trois costauds jaillissent des ombres, attrapent Gocourt au collet:

- La quoi? Tu cherches la quoi?

- La sortie, je vous dis.

- Cet endroit, Monsieur, n'a que trois portes de sortie, dit un des costauds. La folie et la mort.

Je compte sur mes doigts, je me trouve très intelligent et je demande:

+ Et la troisième?

Alors ils se jettent sur moi, me mettent leurs grosses pattes sur la bouche, m'empoignent comme un brancard mou, grimpent un sale petit escalier raide,

dans cette position les fesses et la tête tour à tour cognent contre les marches, on arrive en haut tout déséquilibré, c'est une soupente, avec une porte basse et l'écriteau:

INFIRMERIE

- Allez jeter un coup d'oeil là-dedans, dit le plus gros.

J'entre et pendant que les costauds m'observaient par le trou de la serrure et quelques autres ouvertures percées exprès dans la porte, car c'était une des rares distractions qu'on leur permett, et les cloisons tremblaient de leurs rires mal contenus, je passe entre deux rangs de lits de fer où étaient couchés les malades, les blessés, les détraqués, les dessoulés, enfin tous ceux qui avaient insisté pour sortir.

Dans l'endroit d'avant, il m'arrivait de me réveiller et de les surprendre en train de commettre toutes sortes d'atrocités sur les dormeurs.

Immobile, je respire lentement pour voir si quelque chose va arriver. Seigneur, qu'il fait noir! Ah! Ils approchent! J'entends le glissement furtif de leurs chaussures à semelles de caoutchouc. A deux reprises, ils jettent un oeil dans le dortoir en promenant le faisceau de leurs torches sur les silhouettes assoupies. Je garde les yeux fermés mais je demeure attentif. Une plainte s'élève du quartier des Violents - un type qu'ils ont trafiqué pour qu'il capte des signaux en code.

L'un des moricauds murmure à l'oreille de son compère:

- La nuit est longue. M'est avis qu'un bon coup de bière, c'est juste ce qu'il nous faudrait.

Le flic-flac des semelles s'éloigne en direction du bureau des infirmières où se trouve le réfrigérateur.

- Ça vous dirait, une bière, ma toute belle? demande-t-il à la petite. Elle est longue à passer, la nuit...

Là-haut, l'autre s'est tu. Le ronronnement profond des appareils qui tournent dans l'épaisseur des murs s'efface peu à peu jusqu'à disparaître entièrement. Le silence règne en maître d'un bout à l'autre de l'hôpital. Seul, un grondement sourd et étouffé monte des profondeurs du bâtiment. Je ne l'avais encore jamais remarqué. Cela ressemble beaucoup au bruit qui vous parvient lorsque vous vous trouvez tard dans la nuit au sommet d'un barrage. La clameur basse et implacable d'une force brute.

Le gros moricaud est dans le hall en dehors de mon champ de vision à épier en ricanant nerveusement. Il se dirige à pas lents vers le dortoir en essuyant ses mains moites après ses aisselles. La lumière dessine sur le mur une ombre éléphanterque qui rapetisse à mesure qu'il approche de la porte. Il nous examine, glousse à nouveau et ouvre le coffret aux fusibles fixé à côté du chambranle.

- Parfait, les enfants, dormez bien.

Il tourne un bouton: aussitôt, le plancher s'enfonce à l'intérieur de l'édifice comme la plate-forme élévatrice d'un silo pneumatique.

Tout est parfaitement immobile, sauf ce plancher. Nous dégringolons à une allure infernale, laissant

loin derrière les murs du dortoir la porte devant laquelle se tient le moricaud, les fenêtres, et les lits, et les tables de nuit, et tout le fourbi. Le mécanisme bien huilé - il s'agit probablement d'un système à crémaillère - fonctionne dans un silence de mort. La respiration des types endormis et ce martèlement régulier dans le sous-sol qui s'amplifie tandis que nous nous enfonçons sont les seuls bruits à frapper mes oreilles. Là-haut, à cinq cents mètres au-dessus de nos têtes, la porte du dortoir n'est plus qu'une petite tache éclairée projetant une lueur affadie sur les parois rectilignes de la cheminée qui nous avale. Elle ne cesse de pâlir et, quand un cri lointain que l'écho répercute retentit en arrière, elle s'évanouit d'un seul coup.

Le plancher, atteignant je ne sais quel socle souterrain, se stabilise avec une légère secousse. L'obscurité est impénétrable et le drap qui m'enserme me fait suffoquer. Au moment précis où je vais me décider à le dénouer, le plancher a un petit soubresaut et se met à glisser en avant. Sans doute est-il muni d'espèces de roulettes. Mais je ne les entends pas. Je n'entends même pas respirer les gars autour de moi: alors je me rends brusquement compte que le martèlement est peu à peu devenu si puissant qu'il recouvre tous les autres bruits. Nous devons être au coeur du vacarme. J'agrippe ce fichu drap qui me ligote et au moment où je suis presque arrivé à le desserrer, voilà que tout un pan de mur s'efface, découvrant une immense caverne où, à perte de vue, s'alignent des rangées sans fin de machines; où dans une atmosphère d'étuve, courant le long des passerelles, s'affairent

des nuées d'hommes en manches de chemise dont la lueur ardente de centaines de hauts fourneaux éclaire les visages vides de somnambules. Le spectacle s'accorde au vacarme. On se croirait dans les entrailles d'un gigantesque barrage. D'énormes tuyaux de cuivre s'allongent, plongent dans l'obscurité. Des câbles courent vers d'invisibles transformateurs. Tout disparaît sous une couche de cambouis et de crasse qui souille de traînées noires et rouges les manchons de raccordement, les moteurs et les dynamos.

Les hommes au travail se meuvent tous d'un pas rapide, à longues enjambées souples et élastiques. Il n'y a pas de bousculade. De temps à autre, l'un d'eux s'arrête une seconde pour manoeuvrer une commande, presser un bouton, enclencher un coupe-circuit et la moitié de son visage s'illumine, comme giflée par l'éclair de l'arc; puis il repart, escalade une volée de marches pour gagner une passerelle métallique - quand deux ouvriers se rencontrent, ils se frôlent de si près, sans modifier leur foulée régulière, que le claquement du tissu mouillé de sueur évoque le bruit d'un saumon frappant l'eau d'un coup de queue -, s'arrête à nouveau, fait jaillir un éclair d'un autre commutateur, reprend sa marche. Où que porte le regard, des visages inexpressifs de mannequins entr'aperçus à la lueur fugitive des étincelles électriques, flamboient dans toutes les directions. Les yeux d'un ouvrier en plein élan se ferment brusquement; il titube; deux de ses copains passant par là l'empoignent et, sans s'arrêter, comme s'ils faisaient une passe avec un ballon de rugby, le précipitent dans la gueule d'un fourneau. Celui-ci vomit une boule de

flammes. Alors explosent un million de lampes et ces détonations, les mêmes que celles qu'on entend en traversant un champ où éclatent les gousses de fèves, se confondent avec le charivari strident des machines. Il y a dans ce tumulte un rythme, une pulsation hur-lante.

Le plancher, qui avance toujours, s'éloigne de la cheminée de levage, glisse vers la salle des machines. Juste au-dessus de nous, je distingue une installation semblable à ce qui existe dans les abattoirs: une chaîne sans fin servant à conduire les carcasses de la chambre froide jusqu'aux bouchers sans qu'il soit besoin de les soulever. Penchés sur la rambarde de la passerelle sous laquelle défilent les lits, deux types en pantalons de toile discutent. Ils ont des chemises blanches aux manches retroussées que barre le trait noir de la cravate. Leurs cigarettes, fichées dans de longs fume-cigarettes, tracent dans l'ombre des arabesques rouges. Le tumulte est tel que l'on ne comprend pas un mot de ce qu'ils disent. L'un d'eux fait claquer ses doigts; l'ouvrier le plus proche pivote brusquement et s'élançe vers lui. Le type pointe son fume-cigarette vers l'un des lits; l'homme, à ce signe, se précipite au pas de course vers l'escalier de fer pour gagner notre niveau. Il disparaît entre deux transformateurs aussi énormes que des silos à patates. Le revoilà. Etreignant un crochet fixé par une perche au chevalet surplombant, il avance à pas de géant. Il dépasse mon lit. Un jet de flamme craché par quelque haut fourneau l'éclaire à l'instant où il est au-dessus de moi. Son visage, à la fois élégant et brutal, est cireux comme un masque. Anonyme. Un visage semblable à des millions

d'autres.

Il saisit Blastic par la cheville, le soulève comme s'il ne pesait pas plus que quelques livres; de sa main libre il enfonce son croc derrière le tendon et le vieux reste ainsi suspendu la tête en bas. Sa figure grêlée et couverte de moisissure en est toute gonflée et, dans ses yeux, palpite une terreur muette. Il agite tellement les bras et sa jambe libre que sa veste de pyjama glisse lui recouvrant le visage. Alors, l'homme empoigne les pans de l'étoffe, les entortille comme s'il s'agissait de toile d'emballage, lance la poulie cliquetante vers la passerelle et regarde les types en chemise blanche. L'un des deux sort de l'étui qui pend à sa ceinture un scalpel maintenu par une chaînette dont il fixe l'extrémité à la main-courante avant de laisser glisser la lame vers le travailleur. Comme cela, il est tranquille: celui-ci ne pourra pas avoir une arme à sa disposition...

D'un geste précis, l'ouvrier entaille la poitrine du vieux Blastic qui cesse de se débattre. Je pense que je vais vomir mais, contrairement à mon attente, ce n'est ni du sang ni des organes qui s'échappent de la blessure. Rien de plus qu'une pluie de rouille pulvérulente et de scories où, ici et là, luit un bout de fil de métal, un morceau de verre. L'homme enfonce jusqu'aux genoux dans cette matière qui ressemble au mâchefer.

Quelque part s'ouvre la gueule d'un four; une langue de flamme lèche quelqu'un.

J'ai envie de sauter au bas de mon lit...

Cette vie est un hôpital où chaque malade est pos-

sédé du désir de changer de lit. Celui-ci voudrait souffrir en face du poêle, et celui-là croit qu'il guérirait à côté de la fenêtre.

Il me semble que je serais toujours bien là où je ne suis pas, et cette question de déménagement en est une que je discute sans cesse avec mon âme.

"Dis-moi, mon âme, pauvre âme refroidie, que penserais-tu d'habiter Lisbonne? Il doit y faire chaud, et tu t'y ragaillardirais comme un lézard. Cette ville est au bord de l'eau; on dit qu'elle est bâtie en marbre, et que le peuple y a une telle haine du végétal, qu'il arrache tous les arbres. Voilà un paysage selon ton goût; un paysage fait avec la lumière et le minéral, et le liquide pour les réfléchir!"

Mon âme ne répond pas.

"Puisque tu aimes tant le repos, avec le spectacle du mouvement, veux-tu venir habiter la Hollande, cette terre béatifiante? Peut-être te divertiras-tu dans cette contrée dont tu as souvent admiré l'image dans les musées. Que penserais-tu de Rotterdam, toi qui aimes les forêts de mâts, et les navires amarrés au pied des maisons?"

Mon âme reste muette.

"Batavia te sourirait peut-être davantage? Nous y trouverions d'ailleurs l'esprit de l'Europe marié à la beauté tropicale."

Pas un mot. - Mon âme serait-elle morte?

"En es-tu donc venue à ce point d'engourdissement que tu ne te plaises que dans ton mal? S'il en est ainsi, fuyons vers les pays qui sont les analogies de la Mort. - Je tiens notre affaire, pauvre âme! Nous ferons nos malles pour Tornéa. Allons plus loin



encore, à l'extrême bout de la Baltique; encore plus loin de la vie, si c'est possible; installons-nous au pôle. Là le soleil ne frise qu'obliquement la terre, et les lentes alternatives de la lumière et de la nuit suppriment la variété et augmentent la monotonie, cette moitié du néant. Là, nous pourrions prendre de longs bains de ténèbres, cependant que, pour nous divertir, les aurores boréales nous enverront de temps en temps leurs gerbes roses, comme des reflets d'un feu d'artifice de l'Enfer!"

Enfin, mon âme fait explosion, et sagement elle me crie: "N'importe où! n'importe où! pourvu que ce soit hors de ce monde!"

- Je crois que vous êtes un faible, et que vous prenez les choses trop à coeur.

+ Trop à coeur! Attendez d'être un peu plus vieux dans le pays! Regardez la vallée. Voyez le nuage de cent cheminées qui la recouvre. Je vous dit que le nuage du crime pèse cent fois plus lourd, cent fois plus épais au-dessus des habitants. C'est la vallée de la peur. La vallée de la mort. La terreur oppresse tous les coeurs depuis le crépuscule jusqu'à l'aube. Attendez, jeune homme: vous verrez vous-même!

- Eh bien, je vous ferai savoir ce que je penserai quand j'en aurai vu davantage!

+ C'est un océan de barbarie où tout est grossier, sale, quant au physique comme au moral...

J'ai découvert que le monde, avant la conflagration finale, subira des inondations diluviennes à la suite desquelles aucune terre n'émergera plus. Ces inondations auront une telle durée qu'à l'exemption de ceux

qui vivront dans les mers et sur les montagnes, tous les autres êtres périront.

Avant et après ces événements, les pluies seront rares dans de nombreuses régions; des pierres incandescentes et des boules de feu tomberont du ciel et tout sera détruit par le feu. Tout cela se produira à l'improviste, avant l'ultime conflagration.

A l'heure de la suprême persécution de la Sainte Eglise romaine, c'est Pierre de Rome qui sera assis sur le trône pontifical. Il conduira le troupeau à travers de multiples tribulations. Après quoi, la Ville aux Sept Collines sera détruite et le Juge redoutable viendra juger les hommes...

- Tatata! ne cherchez pas à me dire des sornettes, je ...

+ Quelle vision d'enfer!

Comme de mauvais anges précipités, des corps affreux semblaient tomber du ciel, les mains et la tête en bas, dans cette position spéciale que l'art donne quelquefois au nageur qui plonge... nageurs du gouffre noir... plongeurs de la mort dont les mains à jamais étendues ne rencontrent que le néant. Certains de ces corps n'étaient plus que des squelettes encore habillés de loques sanglantes; mais la plupart avaient conservé sur leurs visages, ravagés par la terreur, les stigmates suprêmes de leur atroce agonie; d'autres semblaient encore avoir des yeux vivants, des yeux tout grands ouverts comme pour mieux mesurer l'abîme de l'éternelle nuit... et leur bouche aussi était grande ouverte comme si elle laissait encore passer le hurlement qui avait accompagné les premières heures de leur prodigieux supplice. Leurs membres étaient

teints de sang, les flots de leurs chevelures glissaient comme de lourds serpents le long de leurs tempes livides; la lueur rouge venue de la lanterne vacillante au poing tremblant d'un enfant audacieux, éclairait fantastiquement ces ombres forcenées, ces gosiers avides aux muets abois, ces flancs épouvantablement déchirés. Tous ces corps, les uns proches, les autres lointains... tous avaient ce même geste de démons précipités de la droite de Dieu et courant à la géhenne... Et les voyageurs sacrilèges de ces catacombes maudites, en apercevant pour la première fois ce mystère d'apocalypse, avaient dû s'enfuir pour éviter que cette grappe formidable de damnés ne leur tombât sur la tête!

Il ne faut jamais oublier que l'homme n'est ni le plus ancien ni le dernier des Maîtres de la Terre; ou plutôt que la plus noble part de la vie et de la matière soit la seule à se déplacer. Les Anciens furent, les Anciens sont et les Anciens seront. Non dans les espaces connus de nous mais entre eux, Ils vont, calmes et originels, sans dimension et à nous invisibles. Yog-Sothoth connaît le portail, car Yog-Sothoth est le portail. Yog-Sothoth est la clef et le gardien du portail. Passé, présent, avenir - ce qui fut, ce qui est, ce qui sera, tout est un en Yog-Sothoth. Il sait par où les Anciens arrivèrent jadis, et par où Ils resurgiront en temps venu quand le Cycle sera révolu. Il sait pourquoi aucun ne peut Les voir lorsqu' Ils vont. Parfois, les hommes peuvent déceler Leur présence à Leur odeur, étrange aux narines et qui fait penser à une créature d'un trop grand âge; mais de Leur apparence nul homme n'en peut connaître, sauf rarement sous les traits de ceux qu' Ils ont engendrés avec l'humanité, qui sont

horribles à voir, et trois fois effroyables sont Ceux qui les ont procréés; cependant de ces rejetons il y a plusieurs genres, d'apparences très diverses depuis la plus pure image de l'humain jusqu'à cette forme invisible et sans substance qui n'est autre qu'Eux. Invisibles, Ils marchent, fétides, Ils marchent dans ces endroits désolés où les Paroles furent prononcées et les Rites hurlés durant Leurs Spoques qui sont dans le sang et diffèrent de celles de l'homme. Leurs voix font parler le vent; Leurs consciences font murmurer la Terre. Ils courbent la forêt, Ils meuvent les vagues, Ils broient la cité - et pourtant ni la forêt, ni l'océan, ni la ville n'aperçoivent cette main qui châtie. Kadath dans la lande froide Les connut, mais quel homme connaît Kadath? Le désert glacé du Sud et les Iles englouties de l'océan retiennent les pierres où Leur signe est gravé, mais qui a vu la cité enfouie dans les glaces ou la tour close, depuis longtemps couverte d'algues et d'anatifes? Le Grand Cthulhu est Leur parent, encore ne peut-il qu'à peine Les distinguer. Telle l'infamie, la race de l'homme Les connaîtra. Leurs mains sont à la gorge de l'homme à jamais, du commencement des temps jusqu'à la fin des temps, pourtant nul ne Les voit; et Leur maison ne fait qu'un avec votre seuil protégé. Yog-Sothoth est la clef du portail où les sphères se rejoignent. L'homme règne aujourd'hui où jadis Ils régnèrent; bientôt Ils régneront de nouveau où l'homme règne aujourd'hui. Après l'été vient l'hiver et après l'hiver, l'été. Ils attendent, patients et puissants, car ici Ils seront de nouveau les Maîtres, et à Leur revenue, nul ne Les contestera et tous Leur

seront soumis. Ceux qui savent des portails seront forcés d'ouvrir la voie pour qu'ils viennent et Les serviront comme ils l'ordonneront, mais ceux qui ouvrent la voie sans le savoir l'apprendront seulement un peu plus tard.

Votre village est maudit par les dieux! L'air même que vous respirerez viendra des profondeurs infernales! Il sera nauséabond, empoisonné, et vos visages en perdront les couleurs de la vie...

FUYEZ! FUYEZ IMPRUDENTS! C'EST VOTRE SEULE CHANCE DE SALUT!

Je ressens déjà l'effet des radiations!

- Cinglé! Cintré! Frappé! Loufoque! Louftingue!  
Marteau! Piqué! Sonné! Tapé! Timbré! Toc-toc! Toqué!  
+ Quoi?! Moi une pute? Mais pourquoi tant de haine?  
Pourquoi? Non mais je vous pose la question.

Vous n'avez pas besoin de m'écouter, ni de me prêter la moindre attention. Endormez-vous. Je parlerai pendant votre sommeil et vous retiendrez ce que je dirai sans même vous en apercevoir.

- Les rêves commencent

L'intensité et le "réalisme"  
des rêves s'accroissent!

OOOOH, DOULEUR INSURMONTABLE DONT LES GRIFFES,  
MORCEAU APRES MORCEAU, M'ARRACHENT DES LAMBEAUX DE  
CHAIR AU MILIEU DE VAPEURS VERDATRES...

UN FEU INTERIEUR ME RONGE, ET TOUT MON ETRE S'AG-  
GITE DE CONVULSIONS OU PERCE LE RIRE HIDEUX DE L'A-  
BOMINATION, TANDIS QUE MES YEUX, AGRANDIS PAR L'HOR-  
REUR, CONTEMPLENT DE LEURS ORBITES VIDES LES PULSA-  
TIONS INDECENTES DE VISIONS GLAUQUES!

RRAAAH

TC-HAC

+ On ouvre vite, pour sortir le coeur encore vivant, on le montre au dieu et on le jette sur un feu dont la fumée monte vers lui. Bref, une bien belle cérémonie!

- RRAAH

+ AU SUIVANT

Les gens heureux me font chier! Ils ne se révolteront que lorsqu'ils seront devenus conscients et ils ne pourront devenir conscients qu'après s'être révoltés. Je hais toute l'humanité. J'ai été frappé dès ma naissance de misanthropie galopante. Je fais même de l'automisanthropie: je me fais horreur. Je me hais.

Je vous hais, je hais toute l'humanité.

Plus je connais les hommes, plus j'aime mon chien. Plus je connais les femmes, moins j'aime ma chienne.

Je n'aime pas les rascistes, mais j'aime encore moins les nègres.

Je voue aux mêmes flammes éternelles les nazis pratiquants et les communistes orthodoxes.

Je mets dans le même panier les connards phallocrates et les connasses MLF.

Je trouve que les riches puent et je sais que les pauvres sentent, que les charcutiers ont les yeux gras et les végétariens les fesses glauques. Maudite soit la sinistre bigote grenouilleuse de bénitier qui branlote son chapelet en chevrotant sans trêve les bondieuseries incantatoires dérisoires de sa foi égo-

Iste rabougrie. Mais maudit soit aussi l'antyclérical primaire demeuré qui fait croacra au passage de mère Teresa.

C'est dur à porter, une haine pareille, pour un homme seul. Ça fait mal. Ça vous brûle de l'intérieur. On a envie d'aimer mais on ne peut pas. Tu es là, homme mon frère, mon semblable, mon presque-moi. Tu es là, près de moi, je te tends les bras, je cherche la chaleur de ton amitié. Mais au moment même où j'espère que je vais t'aimer, tu me regardes et tu dis:

- Vous avez vu Serge Lama samedi sur la une, c'était chouette.

o  
o o

+ ... Je me rappelle tout à coup un rêve très ancien, j'étais dans une sorte de manoir où tout - les meubles, les murs, les lumières, les pendules (surtout les pendules) -, où tout était changé en corbeaux.

J'ai un corbeau pour ami.

Un corbeau distingue facilement une chose vivante d'une chose morte ou qui va mourir, car le mouvement s'arrête alors, ou se fige lentement. Le corbeau peut aussi détecter dans les choses si leur mouvement est trop rapide et à plus forte raison si il est juste et mesuré.

- Qu'entendez-vous par un mouvement trop rapide, et un mouvement mesuré?

+ J'entends qu'un corbeau peut déterminer ce qu'il faut éviter ou rechercher. Si le mouvement interne d'une chose est trop rapide, cela veut dire qu'elle va exploser brutalement ou sauter en avant, et le corbeau s'en éloignera. Quand le mouvement interne est juste, il est plaisant à regarder et il attirera le corbeau.

- Les pierres possèdent-elles un mouvement interne?

+ Non, pas les pierres, ni les animaux morts ou les arbres morts. Ce qui n'empêche pas qu'ils soient très beaux à regarder. C'est la raison pour laquelle les corbeaux passent leur temps autour des cadavres. Ils aiment les regarder. Il n'y a pas de lumière mouvante, à l'intérieur.

- Mais quand la chair pourrit, cette lumière change-t-elle ou bouge-t-elle?

+ Il y a un mouvement, mais bien différent. Ce que le corbeau voit alors est une infinité de petites choses se déplaçant dans la chair et émettant chacune



sa propre lumière; et le corbeau aime ce spectacle.  
C'est une vision inoubliable.

- L'avez-vous vu?

+ ... L'image est la voie de toute connaissance.  
Alors on est fondé à considérer l'image comme la résultante de tout le mouvement de l'esprit, à négliger tout ce qui n'est pas elle, à ne s'adonner qu'à l'activité poétique au détriment de toute autre activité.

Taisez-vous, vous ne me comprenez pas: il ne s'agit pas de vos poèmes.

C'est à la poésie que tend l'homme.

Il n'y a de connaissance que du particulier.

Il n'y a de poésie que du concret.

La folie est la prédominance de l'abstrait et du général sur le concret et la poésie.

Le fou n'est pas l'homme qui a perdu la raison:  
le fou est celui qui a tout perdu, excepté sa raison.

(G. K. Chesterton.)

La folie n'est qu'un rapport, comme le raisonnable le réel. C'est une réalité, une raison.

Je trouve l'activité scientifique, un peu folle, mais humainement défendable.

Les consolations de la logique. Il ne s'est jamais trouvé quelqu'un pour dire: Il faut une logique pour le peuple. Ce n'est pas mon affaire. Cela se soutiendrait.

Mon affaire est la métaphysique. Et non pas la folie. Et non pas la raison.

Il m'importe très peu d'avoir raison. Je cherche le concret. C'est pourquoi je parle. Je n'admets pas qu'on discute les conditions de la parole, ou celles de l'expression. Le concret n'a d'autre expression

que la poésie. Je n'admets pas qu'on discute les conditions de la poésie.

Il y a une sorte de persécutés-persécuteurs qu'on nomme critiques.

Je n'admets pas la critique.

Ce n'est pas à la critique que j'ai donné mes jours. Mes jours sont à la poésie. Soyez persuadés, rieurs, que je mène une vie poétique.

Une vie poétique, creusez cette expression, je vous prie.

Je n'admets pas qu'on reprenne mes paroles, qu'on me les oppose. Ce ne sont pas les termes d'un traité de paix. Entre vous et moi, c'est la guerre.

En 1925, le journal Le Figaro, dans son supplément littéraire a demandé s'il fallait ou non élider les e muets dans les vers, si l'on devait en alterner les rimes. Vous ne vous conduirez jamais autrement, tels que je vous connaît, à l'égard de ma pensée. Jugez par là de vos jugements de ma vie.

Elle ne m'appartient plus, ma vie.

Je l'ai déjà dit.

Je ne me mets pas en scène. Mais la première personne du singulier exprime pour moi tout le concret de l'homme. Toute métaphysique est à la première personne du singulier. Toute poésie aussi.

La seconde personne, c'est encore la première.

Aujourd'hui qu'il n'y a plus de rois, ce sont les savants qui disent: Nous voulons. Braves gens.

Ils croient toucher le pluriel. Ils ne connaissent pas leur vipère.

Je ne m'égare pas, je me domine. Toujours quelque absurdité plus que l'essentiel retient l'oeil dans un

paysage. Mon point de vue a un beau découvert.

Décidément, je n'admets pas la critique.

Je suis au ciel. Personne ne peut empêcher que je sois au ciel.

Ils ont mis le ciel ailleurs. Ils ont oublié mes yeux en imaginant les étoiles.

Pour l'esprit, qu'est-ce donc, l'enfer?

De divers espoirs que j'ai eus, le plus tenace était le désespoir. L'enfer: ma morale, voyez-vous, n'est pas liée à mon optimisme. Je n'ai jamais compris la consolation.

Le ciel ne m'aidera pas.

C'est extraordinaire, ce besoin qu'ils ont d'une morale consolatrice.

Ni fleurs ni couronnes.

Prodigues en deçà, avares au-delà: ils ne prêtent leur vie qu'à la petite semaine, ils veulent se retrouver dans leur mort.

A la poésie, ils préfèrent le paradis.

Affaire de goût.

Même en métaphysique, on a généralement trouvé que la poésie ne nourrissait pas son homme.

Qu'est-ce que c'est que cette sentimentalité?

Laissez toute sentimentalité. Le sentiment n'est pas affaire de parole, escrocs de toutes sortes. Envisagez le monde en dehors du sentiment. Quel beau temps.

La réalité est l'absence apparente de contradiction.

Le merveilleux, c'est la contradiction qui apparaît dans le réel.

L'amour est un état de confusion du réel et du merveilleux. Dans cet état, les contradictions de l'être

apparaissent comme réellement essentielles à l'être.

Où le merveilleux perd ses droits commence l'abstrait.

Le fantastique, l'au-delà, le rêve, la survie, le paradis, l'enfer, la poésie, autant de mots pour signifier le concret.

Il n'est d'amour que du concret.

Et puisqu'ils tiennent à écrire, il leur reste à écrire une métaphysique de l'amour.

Pour répondre à une certaine objection au nominalisme, forcer les gens à remarquer ce qui se passe au début du sommeil. Comment l'homme alors se parle, et par quelle insensible progression, il se prend à sa parole, qui apparaît, se réalise, et lorsque enfin il atteint sa valeur concrète, voilà que le dormeur rêve, comme on dit.

Le concret, c'est l'indescriptible: à savoir si la terre est ronde, que voulez-vous que ça me fasse?

Il y a un style noble quant à la pensée.

C'est ce que nient les psychologues.

Les psychologues ou amateurs d'âmes sont les acolytes du sentiment. J'en ai connu plusieurs.

L'inventeur du mot physionomiste.

Ceux qui disent Dieu pour les meilleurs raisons du monde.

Dieu est rarement dans ma bouche.

Ceux qui distinguent des facultés dans l'esprit.

Ceux qui parlent de la vérité (je n'aime pas assez les mensonges pour parler de la vérité).

Il est trop tard pour vous, Messieurs, car les personnes ont fini leur temps sur la terre.

Poussez à sa limite extrême l'idée de destruction

des personnes, et dépassez-la.

- Il y a ici ce syndrome d'affolement de ceux qui, se sentant à jamais prisonniers, se jetèrent dans l'évasion d'un monde gigantesque.

Il est probable que c'est l'une des conditions de la santé parfaite. C'est pourquoi nous avons rendu obligatoire les traitements de S.P.V.

+ S.P.V. ?

- Succédané de Passion Violente. Régulièrement, une fois par mois, nous irriguons tout l'organisme avec un flot d'adrénaline. C'est l'équivalent physiologique complet de la peur et de la colère. Tous les effets toniques que produit le meurtre de Desdémone et le fait d'être tué par Othello, sans aucun des désagréments.

+ Mais cela me plaît, les désagréments.

- Pas à nous, dit l'Administrateur - Nous préférons faire les choses en plein confort.

+ Mais je n'en veux pas, du confort. Je veux Dieu, je veux de la poésie, je veux du danger véritable, je veux de la liberté, je veux de la bonté. Je veux du péché.

A d'autres l'univers paraît honnête. Il semble honnête aux honnêtes gens parce qu'ils ont des yeux châtrés. C'est pourquoi ils craignent l'obscénité. Ils n'éprouvent aucune angoisse s'ils entendent le cri du coq ou s'ils découvrent le ciel étoilé. En général, on goûte les "plaisirs de la chair" à la condition qu'ils soient fades.

Mais, dès lors, il n'était plus de doute: je n'aimais pas ce qu'on nomme "les plaisirs de la chair", en effet parce qu'ils sont fades. J'aimais ce que l'on

tient pour "sale". Je n'étais nullement satisfait, au contraire, par la débauche habituelle, parce qu'elle salit seulement la débauche et, de toute façon, laisse intacte une essence élevée et parfaitement pure. La débauche que je connais souille non seulement mon corps et mes pensées mais tout ce que j'imagine devant elle et surtout l'univers étoilé...

J'associe la lune au sang des mères, aux menstrues à l'odeur écoeurantes.

La fontaine étant le symbole de la menstruation et, eu égard au rôle excessivement restreint auquel la menstruation peut être limitée dans la vie de l'esprit, il convient que le gouvernement avise au plus tôt à la construction dans le Musée de la Culture de la 'grande salle des fontaines-horloges'.

La grande salle sera de forme triangulaire aux murs légèrement incurvés. Le jour entrera, fente verticale, par le sommet opposé à la plus courte base. Les trois horloges se feront face. Ce seront trois sexes féminins sculptés dans le mur avec la plus grande minutie. Le seul détail surajouté est une vasque en encorbellement, c'est-à-dire une auge de pierre polie, où s'écoule le sang. Cette vasque est située à la partie inférieure, à hauteur des mains. Les murs et les sculptures sont d'un rouge brique très foncé. Le sang qui s'écoule est extrêmement spumeux (etc.) et tiède. Quelquefois au milieu de l'auge en pierre polie traîne un missel.

C'EST LA GRANDE TENUE DU LAVAGE CHIRURGICAL.

La question de l'odeur est extrêmement importante. Odeur physiologique, naturellement, concentrée, obtenue par un procédé synthétique. Il faudrait mêler un parfum

que je ne connais pas: je propose muscade et résine.

Le visiteur, instruit et au courant de la psychanalyse, prendra plaisir à dérégler le temps en provoquant à intervalles libres l'écoulement d'une fontaine de sang ou de deux ou de trois simultanément, etc. Il est également nécessaire qu'il puisse faire couler de l'eau, et notamment un lavage d'eau sur toute la surface des reliefs de la fontaine, de façon à provoquer en y mettant le doigt, les remous métalliques. Par exemple, il y aura, dissimulés parmi les poils, de petits tubes de distribution d'arrosage invisibles et laiteux à claire-voie (c'est-à-dire en carton mou).

En raison du contact le caoutchouc durci s'impose pour la construction des murs et des sculptures.

Le parquet sera mou.

On retrouvera l'homme, les bras nus jusqu'au coude, se lavant dans le sang. Il aura découvert, dans un des coins opposés au jour, deux ou trois rats paralysés, pendus par la queue...

- Laissez-moi tranquille tout de suite ou j'appelle.  
+ Qui?...

La "mécanique", après une période de stupéfiante rigidité et de fonctionnalisme manqué, raté, connaîtra tout le gluant ignominieux et sublime des sécrétions internes, aux reins flottants correspondent les moteurs flottants, les moteurs mous, car "l'époque du mou", l'époque des "montres molles", des "automobiles molles", des "tables de nuit molles" découpées dans le dos super-mou et hitlérien des nourrices ataviques et tendres, c'est l'époque qui avait été annoncée par les "médiums" du Modern' Style créateurs de la célèbre

cathédrale molle qui existe à Barcelone. Les installations de salive centrale, parcourent les courbes aérodynamiques des imminentes maisons molles, vaginales, courbes, ornementales, impériales, récréatives, imaginatives, anxieuses, vicieuses et surréalistes. Arrière l'architecture d'autopunition.

Place à l'aérodynamisme pervers, glandulaire et de bonne qualité.

La vie ressemble à un confinement. Nous ne pouvons pas comprendre, dans notre état actuel, à quel point notre corps est pour nous une prison. La mort procure une telle délivrance - c'est comme si on s'évadait; je ne trouve pas de meilleure comparaison.

Parce que tu as peur de moi. Parce que ma façon de penser et mon argumentation sont les tiennes, et que tu as peur de l'écho qui résonne dans ta tête. Dans un instant, tu vas t'écrier: "Arrière de moi, Satan!..."

- Non Non.

Maman.

Maman où es-tu?

Dépêche-toi maman dépêche-toi dépêche-toi dépêche-toi de me réveiller. J'ai un cauchemar maman où es-tu? Dépêche-toi maman. Je suis couché là. Ici maman. Ici dans le noir. Prends-moi maman. Dodo l'enfant do. L'enfant dormira bientôt. Oh dépêche-toi maman car je n'arrive pas à me réveiller. Per ici maman. Quand le vent soufflera le berceau balanc'ra. Soulève-moi haut très très haut.

Maman tu es partie et tu m'as oublié. Me voici. Je n'arrive pas à me réveiller. Réveille-moi. Je ne peux pas bouger. Tiens-moi. J'ai peur. Oh maman maman chante-moi une chanson et frictionne-moi et donne-moi un bain



coiffe-moi et nettoie-moi les oreilles et joue avec mes doigts de pied et fais-moi battre des mains et embrasse mes yeux et ma bouche comme je t'ai vu faire avec Elizabeth et comme tu as dû le faire avec moi. Je me réveillerai alors et je resterai avec toi et je ne te quitterai plus jamais et je n'aurai plus peur et je ne rêverai plus.

Oh non.

Je ne peux pas. Je ne peux pas le supporter. Il faut que je hurle. Que je bouge. Que je secoue quelque chose. Que je fasse du bruit un bruit quelconque. Je ne peux pas le supporter. Oh non non non.

De grâce je ne peux pas. De grâce non. A l'aide. Au secours. Je ne peux rester couché ainsi éternellement pendant des années peut-être et des années jusqu'à ma mort. Je ne peux pas. Personne ne le peut. Ce n'est pas possible.

Je ne peux pas respirer mais je respire quand même. J'ai si peur que j'en perds la faculté de penser mais je pense quand même. Oh de grâce non. Une chose pareille ne va pas m'arriver à moi. Au secours. Une chose pareille ne peut pas m'arriver. Pas à moi. Non non non.

Oh de grâce oh oh de grâce. Non non non de grâce non. Non.

Pas moi.

+ Ecoutez, quand j'étais enfant, de ces deux mains que voilà, j'étranglais les chiens et les oiseaux, et de ces deux mains que voilà, j'écorchais tout vifs les chevreaux, et je plumais toutes vivantes les bêtes de la basse-cour. Ah! de la pitié? Savez-vous comment m'appelait ma mère? "Attila", et, lorsque le souffle mystérieux l'animait, et qu'elle lisait l'avenir au

creux de ces mains ou dans les cartes du tarot: "Attila Vorski, fléau de Dieu, expliquait cette grande voyante, tu seras l'instrument de la Providence. Tu seras le tranchant de la lame, la pointe du poignard, la balle du fusil, le noeud de la corde. Fléau de Dieu! Fléau de Dieu! ton nom est inscrit en toutes lettres sur le livre du temps. Il flamboie parmi les astres qui présidèrent à ta naissance. Fléau de Dieu! Fléau de Dieu!..." Et vous espérez que mes yeux se mouilleront de larmes? Allons donc! Est-ce que le bourreau pleure? Ce sont les faibles qui pleurent, ceux qui redoutent d'être châtiés et que leurs crimes ne se retournent contre eux. Mais moi, moi! Vos ancêtres ne craignaient qu'une chose, c'est que le ciel ne leur tombât sur la tête. Qu'ai-je à craindre, moi? Je suis le complice de Dieu! Il m'a choisi entre tous. C'est Dieu qui m'a inspiré, le Dieu de Germanie, le vieux Dieu allemand, pour qui le bien et le mal ne comptent pas quand il s'agit de la grandeur de ses fils. L'esprit du mal est en moi. J'aime le mal et je veux le mal. Tu mourras donc...

+ Ce n'est pas une créature humaine que j'ai assassinée mais un principe, le principe; je l'ai bien assassiné.

- Cet homme est mort TERRIFIÉ... comme si...
- Comme s'il avait vu quelque chose de SURNATUREL!
- Des trains fantômes font la navette entre la gare et le tunnel. Personne ne sait pourquoi; mais ils portent malheur à ceux qui sont sur leur passage.

o  
o o

Que le lecteur ne se fâche pas contre moi, si ma prose n'a pas le bonheur de lui plaire. Tu soutiens que mes idées sont au moins singulières. Ce que tu dis là, homme respectable, est la vérité; mais une vérité partielle. Or, quelle source abondante d'erreurs et de méprises n'est pas toute vérité partielle!

Les bandes d'étourneaux ont une manière de voler qui leur est propre, et semble soumise à une tactique uniforme et régulière, telle que serait celle d'une troupe disciplinée, obéissant avec précision à la voix d'un seul chef. C'est à la voix de l'instinct que les étourneaux obéissent, et leur instinct les porte à se rapprocher toujours du centre du peloton, tandis que la rapidité de leur vol les emporte sans cesse au delà; en sorte que cette multitude d'oiseaux, ainsi réunis par une tendance commune vers le même point aimanté, allant et venant sans cesse, circulant et se croisant en tous sens, forme une espèce de tourbillon fort agité, dont la masse entière, sans suivre de direction bien certaine, paraît avoir un mouvement général d'évolution sur elle-même, résultant des mouvements particuliers de circulation propres à chacune de ses parties, et dans lequel le centre, tendant perpétuellement à se développer, mais sans cesse pressé, repoussé par l'effort contraire des lignes environnantes qui pèsent sur lui, est constamment plus serré qu'aucune de ces lignes, lesquelles le sont elles-mêmes d'autant plus, qu'elles sont plus voisines du centre. Malgré cette singulière manière de tourbillonner, les étourneaux n'en fendent pas moins, avec une vitesse rare, l'air ambiant, et gagnent sensiblement, à chaque seconde, un terrain précieux pour le terme de

leurs fatigues et le but de leur pèlerinage. Toi, de même, ne fais pas attention à la manière bizarre dont je chante chacune de ces strophes. Mais, sois persuadé que les accents fondamentaux de la poésie n'en conservent pas moins leur intrinsèque droit sur mon intelligence. Ne généralisons pas des faits exceptionnels, je ne demande pas mieux: cependant mon caractère est dans l'ordre des choses possibles. Sans doute, entre les deux termes extrêmes de ta littérature, telle que tu l'entends, et de la mienne, il en est une infinité d'intermédiaires et il serait facile de multiplier les divisions; mais, il n'y aurait nulle utilité, et il y aurait le danger de donner quelque chose d'étroit et de faux à une conception éminemment philosophique, qui cesse d'être rationnelle, dès qu'elle n'est plus comprise comme elle a été imaginée, c'est-à-dire avec ampleur. Tu sais allier l'enthousiasme et le froid intérieur, observateur d'une humeur concentrée; enfin, pour moi, je te trouve parfait... Et tu ne veux pas me comprendre! Si tu n'es pas en bonne santé, suis mon conseil (c'est le meilleur que je possède à ta disposition), et va faire une promenade dans la campagne. Triste compensation, qu'en dis-tu? Lorsque tu auras pris l'air, reviens me trouver: tes sens seront plus reposés. Ne pleure plus; je ne voulais pas te faire de la peine. N'est-il pas vrai, mon ami, que, jusqu'à un certain point, ta sympathie est acquise à mes chants? Or, qui t'empêche de franchir les autres degrés? La frontière entre ton goût et le mien est invisible; tu ne pourras jamais la saisir: preuve que cette frontière elle-même n'existe pas. Réfléchis donc qu'alors (je ne fais ici qu'effleurer la question) il ne serait

pas impossible que tu eusses signé un traité d'alliance avec l'obstination, cette agréable fille du mulet, source si riche d'intolérance. Si je ne savais pas que tu n'étais pas un sot, je ne te ferais pas un semblable reproche. Il n'est pas utile pour toi que tu t'encroûtes dans la cartilagineuse carapace d'un axiome que tu crois inébranlable. Il y a d'autres axiomes aussi qui sont inébranlables, et qui marchent parallèlement avec le tien. Si tu as un penchant marqué pour le caramel (admirable farce de la nature), personne ne le concevra comme un crime; mais, ceux dont l'intelligence, plus énergique et capable de plus grandes choses, préfère le poivre et l'arsenic, ont de bonnes raisons pour agir de la sorte, sans avoir l'intention d'imposer leur pacifique domination à ceux qui tremblent de peur devant une musaraigne ou l'expression parlante des surfaces d'un cube. Je parle par expérience, sans venir jouer ici le rôle de provocateur. Et, de même que les rotifères et les tardigrades peuvent être chauffés à une température voisine de l'ébullition, sans perdre nécessairement leur vitalité, il en sera de même pour toi, si tu sais t'assimiler, avec précaution, l'âcre sérosité suppurative qui se dégage avec lenteur de l'agacement que causent mes intéressantes élucubrations. Eh quoi, n'est-on pas parvenu à greffer sur le dos d'un rat vivant la queue détachée du corps d'un autre rat? Essaie donc pareillement de transporter dans ton imagination les diverses modifications de ma raison cadavérique. Mais, sois prudent. A l'heure que j'écris, de nouveaux frissons parcourent l'atmosphère intellectuelle: il ne s'agit que d'avoir le courage de les regarder en face. Pourquoi fais-tu cette grimace? Et

même tu l'accompagnes d'un geste que l'on ne pourrait imiter qu'après un long apprentissage. Sois persuadé que l'habitude est nécessaire en tout; et, puisque la répulsion instinctive, qui s'était déclarée dès les premières pages, a notablement diminué de profondeur, en raison inverse de l'application à la lecture, comme un furoncle qu'on incise, il faut espérer, quoique ta tête soit encore malade, que ta guérison ne tardera certainement pas à rentrer dans sa dernière période. Pour moi, il est indubitable que tu vogues déjà en pleine convalescence; cependant, ta figure est restée bien maigre, hélas! Mais... courage! il y a en toi un esprit peu commun, je t'aime, et je ne désespère pas de la complète délivrance, pourvu que tu absorbes quelques substances médicamenteuses; qui ne feront que hâter la disparition des derniers symptômes du mal. Comme nourriture astringente et tonique, tu arracheras d'abord les bras de ta mère (si elle existe encore), tu les dépèceras en petits morceaux et tu les mangeras ensuite, en un seul jour, sans qu'aucun trait de ta figure ne trahisse ton émotion. Si ta mère était trop vieille, choisis un autre sujet chirurgical, plus jeune et plus frais, sur lequel la ruginé aura prise, et dont les os tarsiens, quand il marche, prennent aisément un point d'appui pour faire la bascule: ta soeur, par exemple. Je ne puis m'empêcher de plaindre son sort, et je ne suis pas de ceux dans lesquels un enthousiasme très froid ne fait qu'affecter la bonté. Toi et moi, nous verserons pour elle, pour cette vierge aimée (mais, je n'ai pas de preuves pour établir qu'elle soit vierge), deux larmes incoercibles, deux larmes de plomb. Ce sera tout. La potion la plus lénitive, que je te conseille,

est un bassin plein d'un pus blennorrhagique à noyaux, dans lequel on aura préalablement dissous un kyste pileux de l'ovaire, un chancre folliculaire, un prépuce enflammé, renversé en arrière du gland par un paraphimosis, et trois limaces rouges. Si tu suis mes ordonnances, ma poésie te recevra à bras ouverts, comme un pou résèque, avec ses baisers, la racine d'un cheveu.

o  
o o

- C'est ici... Diable! l'endroit n'est guère rassurant...

TOC TOC TOC

Bizarre on ne répond pas...

Tans pis, j'entre!...

Personne?...

!

Est-ce vous qui m'avez donné rendez-vous ici?...

Pardon, Monsieur, est-ce bien vous qui?...

Dites-moi, Monsieur: êtes-vous sourd?...

Ou bien vous moquez-vous de moi?...

Parfait! Si vous n'avez rien à me dire, je m'en vais...

Oui ou non, allez-vous me dire pour quel motif vous m'avez fait venir?...

Quel étrange regard...

Rien à faire!... Décidément, il vaut mieux que je m'en aille...

+ Attendez!... Ne partez pas!...

Je vais vous dire quelque chose...

- Eh bien, ce n'est pas trop tôt!...

+ Lao-Tzeu l'a dit: "Il faut trouver la voie!"

Moi, je l'ai trouvée. Il faut donc que vous là trouviez aussi...

- Ah oui?...

+ Je vais d'abord vous couper la tête. Ensuite vous connaîtrez la vérité!

- ?

+ Voyons, n'ayez pas peur!... Il s'agit simplement de vous couper la tête!

- Un fou!

WOOUIT



+ Elle s'oublie  
Sous les nuages de ses paupières  
Sa tête s'endort dans mes mains.  
Être à ne pas être, telle est la réponse.

°  
° °

La ville ultime est en forme de crâne  
Les dents grincent un rire de casernes  
Les maxillaires chiquent du feu  
Les temporaux font un brouillard jaune  
Qui est la fumée d'usines interosseuses  
Des chemins de fer aériens se croisent dans les orbites  
La calotte est un gratte-ciel colossal

Ces ruines sont situées sur les bords d'un fleuve sinueux. La ville dut avoir quelque importance à une époque ancienne. Il subsiste encore des bâtiments monumentaux, un réseau de souterrains, des tours d'une architecture bizarre et variée. Sur ces places désertes et ensoleillées nous avons été envahis par la peur. Malgré notre anxiété, personne, personne ne s'est présenté à nous. Ces ruines sont inhabitées. Au sud-ouest s'élève une construction métallique ajourée, très haute et dont nous n'avons pu déterminer l'usage. Elle paraît prête à s'écrouler car elle penche fort et surplombe le fleuve:

"Maladies étranges, coutumes curieuses, amour battant de cloche jusqu'où m'égarez-vous? je ne trouve en ces pierres nul vestige de ce que je cherche. Le miroir impassible et toujours neuf ne révèle que moi-même. Est-ce dans une ville déserte, un sahara que doit logiquement se produire cette rencontre magnifique? J'ai vu de loin s'avancer les belles millionnaires avec leur caravane de chameaux galonnés porteurs d'or. Je les ai attendues, impassible et tourmenté. Avant même de m'atteindre, elles se transformèrent en petites vieilles poussiéreuses et les chameliers en ganaches. J'ai pris l'habitude de rire aux éclats des funérailles qui me servent de paysage. J'ai vécu des existences

infinies dans des couloirs obscurs, au sein des mines. J'ai livré des combats aux vampires de marbre blanc mais, malgré mes discours astucieux, je fus toujours seul en réalité dans le cabanon capitonné où je m'évertuais à faire naître le feu du choc de ma cervelle dure contre les murs moelleux à souhait de me faire regretter les hanches imaginaires.

"Ce que je ne savais pas, je l'ai inventé mieux qu'une Amérique à dix-huit carats, que la croix ou la brouette. Amour! Amour! je n'emploierai plus pour te décrire les épithètes ronflantes des moteurs d'aviation. Je parlerai de toi avec banalité car le banal me présentera peut-être cette extraordinaire aventure que je prépare depuis l'âge de la parole tendre et dont j'ignore le sexe. J'ai appris, comme il convient, aux vieillards à respecter mes cheveux noirs, aux femmes à adorer mes membres; mais de ces dernières j'ai toujours préservé mon grand domaine jaune où, sans cesse, je me heurte aux vestiges métalliques de haute et inexplicable construction de forme lointainement pyramidale. Amour, me condamnes-tu à faire de ces ruines une boule d'argile où je sculpterai mon image, ou dois-je la faire sortir en arme de mes yeux? Dans ce cas, de quel oeil dois-je faire usage et n'est-il pas de mon intérêt d'employer les deux à la récréation d'un couple d'amoureux que je violerai aveuglément, nouvel Homère au pont des Arts dont je devrai à tâtons miner les piles sinistres, au risque d'être abandonné sans pouvoir guider mes pas dans ces grandes étendues jaunes et ensoleillées où les fusils montent la garde des sentinelles mortes. Amour me condamnes-tu à devenir le démon tutélaire de ces ruines et vivrai-je

désormais une éternelle jeunesse à travers ce que les décombres blancs me permettront de voir de la lune?"

C'est à ce moment qu'elles apparurent. Les avions sans pilote encerclèrent de ronds de fumée les grands phares aériens et immobiles perchés sur des récifs de formes changeantes en éventail d'apothéose. C'est à ce moment qu'elles apparurent:

La première portait chapeau claqué, habit noir et gilet blanc, la seconde manches à gigot et col Médicis et la troisième une chemisette de soie noire décolletée en ovale qui, glissant continuellement de gauche à droite et de droite à gauche, découvrait tour à tour jusqu'à la naissance du sein ses deux épaules d'un blanc un peu bistré.

Je possède au plus haut point l'orgueil de mon sexe. L'humiliation d'un homme devant une femme me rend tantôt taciturne et malade pendant plusieurs jours, tantôt me donne une colère blanche que je calme par de savantes cruautés sur certains animaux, sur certains objets; je recherche pourtant ces spectacles irritants qui me poussent parfois à me boucher les oreilles et à fermer les yeux.

Je ne crois pas en Dieu, mais j'ai le sens de l'infini. Nul n'a l'esprit plus religieux que moi. Je me heurte sans cesse aux questions insolubles. Les questions que je veux bien admettre sont toutes insolubles. Les autres ne sauraient être posées que par des êtres sans imagination et ne peuvent m'intéresser.

Ces ruines sont situées sur les bords d'un fleuve sinueux. Le climat y est quelconque. Au sud-ouest s'élevé une construction métallique ajourée, très haute et dont nous n'avons pu déterminer l'usage.

Un jour ou une nuit ou autre chose les portes se fermeront: prédiction à la portée de tous les esprits. Je guette le prophète au détour de la route noire entre les champs verts, sous un ciel de bouleau. Il paraît, convenablement vêtu, rasé, ganté.

- C'est après-demain la grande immigration. L'écliptique deviendra une petite spirale violette. Les sapins commenceront. Ils traverseront les continents et les mers. Près de Dieppe ils croiseront les icebergs et la banquise cheminant de conserve en sens contraire, puis les lianes ramperont avec les violettes. La terre aura deux chignons de verdure et une ceinture de chasteté en glace.

Mais que dira l'homme devant ces grandes mobilisations minérales et végétales, lui, jouet sans équilibre du plus cocasse pari d'un tourbillon et d'une alliance de mariage entre les éléments petits et les vides qui séparent les mots retentissants?

Le passé comme un ressort à boudin se tasse et chante et brouille l'une sur l'autre ses plaques photographiques. O chevelure de Théroigne de Méricourt chère aux amants ténébreux!

Je regarde les hirondelles et leur aérodrome imaginaire où, depuis quelques jours de guimauve verte des flèches contournées décrivent des arabesques multicolores pour la plus grande joie des petits serpents aéronautes dont le sifflement caractéristique annonce aux aventuriers perdus dans une rue inconnue, au centre d'une ville lointaine, que la femme aux habits bleu de ciel approche de sa démarche rapide malgré ses hauts talons, avec la double auréole des saints Pierre et Paul autour de ses seins nus, grâce à deux ouvertures

béantes pratiquées dans le satin de son corsage montant.

Le rapport du circuit des hindelles, des flèches et des serpents volants à la femme aux habits bleu de ciel est comparable au point de conjugaison de trois rayons de soleil réfléchis par des miroirs de métal précieux. Si vous y mettez le doigt, une brûlure circulaire y attachera son chaton indélébile. Mais elle, la femme aux habits bleu de ciel (c'est toujours la même)? Je ne me lasse pas d'en parler et de la déguiser en ayant soin de dissimuler à vos yeux les pinces de homard violet qui lui tiennent lieu de pieds.

Les petits serpents ont sifflé à mon oreille; j'ai prononcé au hasard deux lettres, les initiales de la femme aux habits bleu de ciel, aux seins nus, aux pinces de homard en guise de pieds.

Au tournant de la rue j'ai rencontré Charles Quint que depuis si longtemps je désirais connaître.

En habit de velours noir il passa près de moi. Dans sa main droite, il tenait un oiseau mort dont je ne pus distinguer l'espèce, une espèce d'appartement, serin ou albatros; dans sa main gauche, il serrait un minuscule pot de capucines.

Près de moi il dit:

- Le jour où disparaîtront d'un seul coup tes amis! où d'un seul coup disparaîtra la terre et ce qu'elle porte, hormis toi! quand tu seras seul on te croira mort; c'est on qui le sera. L'univers meurt chaque fois que meurt un homme, et il y a beaucoup d'hommes parmi les hommes. La femme aux habits bleu de ciel approche, femme comme les autres femmes, tu en auras bien vite assez, tu as le temps de courir et de te libérer de la pesanteur artificielle.

Des capucines fleurissent dans le ruisseau.

Il pleut des bijoux et des poignards.

Il y avait une fois un crocodile. Ce crocodile se nourrissait de nageuses en maillot noir et il épargnait les nageuses en maillot rose. Pourtant, que de belles nageuses en maillot noir! Ce crocodile est aussi un bracelet. Ce bracelet je l'ai donné à la femme aux habits bleu de ciel. En échange, elle m'a donné ses habits.

- Je fais tous les matins une omelette à mon amant. Mais je ne la fais pas de la manière habituelle. Je ferme à clé la porte de la cuisine, me déshabille. J'allume alors un philtre d'amour, pose la cassolette par terre entre mes jambes écartées et laisse monter les vapeurs de cet encens spécial entre mes cuisses. Je casse ensuite trois oeufs, les bat et les verse entre mes seins. Je les recueille dans une poêle juste dans l'entrecuisse. Puis je fais cuire l'omelette et la sers à mon amant. Il ne me quittera jamais!

Tout ce qui concerne l'accouplement m'a toujours fascinée sans que j'en sois poussée à des actes déraisonnables. Je dois avoir à peu près tout goûté, mais jamais je n'en ai parlé et ce n'est que dans mes relations les plus intimes qu'il m'est arrivé de dévoiler ma véritable nature.

Lors d'un séjour dans un haras, où j'étais l'invitée d'un grand propriétaire élevant de nombreux chevaux anglais et arabes, j'eus l'occasion d'assister presque journallement au spectacle des étalons couvrant leurs juments. La première fois avait été le fait du hasard et j'en avais été fortement impressionnée. Je rusai donc, les jours suivants, et pus jouir de ce spectacle

pendant plus de trois semaines, profitant de l'absence de mes hôtes partis aux eaux. Et personne ne soupçonna que, cachée derrière des rideaux, j'avais déserté ma chambre, éloignée de l'enclos, pour observer les étalons. Je ne sais pas si vous avez pu admirer un tel spectacle, mais celui-ci est assurément le plus beau avec ces superbes corps, cette puissance, ce regard enflammé, cette tension des muscles et des nerfs; enfin cette frénésie poussée jusqu'à la rage. Oui, je puis vous affirmer que cette vision présente pour moi un attrait ensorceleur. On peut ne pas apprécier ce spectacle ou n'en parler qu'avec dédain ou haut le coeur mais force est de reconnaître que la copulation est l'acte primordial de la vie animale. Et l'homme devrait faire sienne cette maxime: "Tout ce qui est naturel est beau". Et puis, quand il s'agit de perpétuer l'espèce, chaque animal croît en beauté et en force. Le chant des oiseaux se fait plus mélodieux. Les cerfs se font combattifs. Ces changements s'observent surtout chez les chevaux de race. La jument, qui obéit à une loi de la nature, se refuse d'abord à l'étalon et celui-ci doit s'en approcher avec force précautions pour ne pas s'exposer à ses ruades. Peu à peu, il réussit à vaincre sa résistance. Il galope à ses côtés, frotte ses flancs à ses naseaux, hennit, ne sachant trop comment dépenser le surplus de ses forces. Sous sa robe de velours, les veines et les muscles se gonflent, le signe de sa virilité paraît dans sa magnificence. On ne voit pas où tout peut s'engloutir. A la fin, la jument consent et se présente. En un clin d'oeil, l'étalon attaque furieusement l'objet de son désir. Longtemps, il bat en vain. La cible est trop



étroite pour les coups d'une telle lance. On voudrait aider la pauvre bête et c'est ce que font généralement les valets d'écurie. Mais à peine en a-t-il touché le bord, à peine en a-t-elle absorbé la pointe, qu'il s'ensuit une poussée telle qu'on ne peut en décrire ni la force, ni le résultat. Ses yeux sortent des orbites. De la vapeur monte de ses naseaux. Son corps entier semble se convulser. Celui qui contemple ce spectacle connaît une grande jouissance et je ne puis cacher qu'un tel tableau m'a toujours excitée au plus haut point et que, jamais, je ne m'en suis rassasiée. Mais abandonnons cette digression pour en revenir à notre sujet.

J'aimerais embrasser les seins d'une jeune fille qui me serait tout assujettie et soumise, puis je les arracherais avec mes dents et je les mangerais. Je l'éventrerais, je caresserais ses entrailles. Je sentirais leur chaleur... je boirais le sang au creux de l'oreille.

Je rêve d'un monde où les hommes seraient en cage. Les femmes pourraient user de l'insémination artificielle, ou bien se choisir un esclave-étalon. Tous les petits, les vilains, les maigrichons, on les éliminerait. On ne garderait que les bons pour les travaux difficiles.

+ Pas mal mais bien invraisemblable n'est-ce pas?

- Vous dites ça pour me faire marcher! Je sais bien que vous n'êtes pas de ceux-là.

+ De ceux-là qui?

- Qui trouvent cette histoire invraisemblable. Moi j'y crois. Il doit arriver des aventures analogues vous ne pensez pas?

+ Les hasards de la vie - et quelle vie fut la mienne! - m'ont mis en présence, non pas d'une femme... mais de la femme. Je l'ai vue, libre de tous les artifices, de toutes les hypocrisies dont la civilisation recouvre, comme d'une parure de mensonge, son âme véritable... Je l'ai vue livrée au seul caprice, ou, si vous aimez mieux, à la seule domination de ses instincts, dans un milieu où rien, il est vrai, ne pouvait les refréner, où tout, au contraire, se conjurait pour les exalter... Rien ne me la cachait, ni les lois, ni les morales, ni les préjugés religieux, ni les conventions sociales... C'est dans sa vérité, dans sa nudité originelle, parmi les jardins et les supplices, le sang et les fleurs, que je l'ai vue!... Quand elle m'est apparue, j'étais tombé au plus bas de l'abjection humaine - du moins je le pensais. Alors, devant ses yeux d'amour, devant sa bouche de pitié, j'ai crié d'espérance, et j'ai cru... oui, j'ai cru que, par elle, je serais sauvé. Eh bien, ç'a été quelque chose d'atroce!... La femme m'a fait connaître des crimes que j'ignorais, des ténèbres où je n'étais pas encore descendu... Regardez mes yeux morts, ma bouche qui ne sait plus parler, mes mains qui tremblent... rien que de l'avoir vue!... Mais je ne puis la maudire, pas plus que je ne maudis le feu qui dévore villes et forêts, l'eau qui fait sombrer les navires, le tigre qui emporte dans sa gueule, au fond des jungles, les proies sanglantes... La femme a en elle une force cosmique d'élément, une force invincible de destruction, comme la nature... Elle est à elle toute seule toute la nature!... Etant la matrice de la vie, elle est, par cela même, la matrice de la mort... puisque c'est de la

mort que la vie renaît perpétuellement... et que supprimer la mort, ce serait tuer la vie à sa source unique de fécondité...

- Et qu'est-ce que cela prouve?...

+ Tu vas te mettre à genoux, me caresser et m'embrasser.

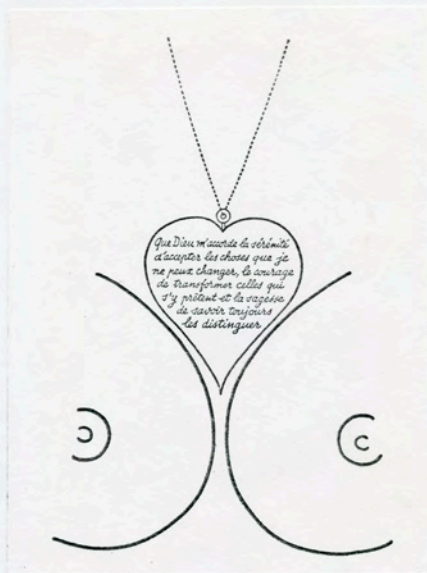
- Je suis à vous... Vous pouvez faire de moi ce que vous voudrez...

+ C'est bien...

Donnez-moi, je vous prie, cette verge que je vois là-bas sur ce meuble, et mettez-vous à genoux sur ce prie-Dieu. Diabliesse, je m'en vais vous flageller au sang; et le choix que votre esprit n'a su encore vous dicter, gageons que la douleur de vos fesses vous le soufflera!

La volupté est une sensation en arc de cercle. Corps unis dans l'amour sont comme deux cerceaux à super-voltage se touchant sur un point.

Une chaîne d'argent pendait au cou de Montana Patachon. Un médaillon lové entre ses deux seins y était accroché et renfermait une photo de son ivrognesse de mère: floue, un mélange de suie et de craie. Ç'aurait pu être n'importe qui. Sur la face externe du médaillon étaient gravés ces mots:



La foudre avait traversé son corps, et la couche blanche ne soutenait plus maintenant qu'un cadavre aux yeux grands ouverts et aux membres inertes.

+ Quelle mort merveilleuse! Je puis frapper comme la foudre, où je veux, quand je veux, avec des moyens

terrifiants!!!...

La foudre, c'est la création qui surgit du néant  
à l'état encore chaotique ou qui s'anéantit dans un  
incendie d'Apocalypse!

o  
o o

- Ce mage, qui d'un mot renverse la nature,  
N'a choisi pour palais que cette grotte obscure.  
La nuit qu'il entretient sur cet affreux séjour,  
N'ouvrant son voile épais qu'aux rayons d'un faux jour,  
De leur éclat douteux n'admet en ces lieux sombres  
Que ce qu'en peut souffrir le commerce des ombres.  
N'avancez pas: son art au pied de ce rocher  
A mis de quoi punir qui s'en ose approcher  
Et cette large bouche est un mur invisible,  
Où l'air en sa faveur devient inaccessible,  
Et lui fait un rempart, dont les funestes bords  
Sur un peu de poussière étalent mille morts.  
Jaloux de son repos plus que de sa défense,  
Il perd qui l'importune, ainsi que qui l'offense;  
Malgré l'empressement d'un curieux désir,  
Il faut, pour lui parler, attendre son loisir.  
Chaque jour il se montre, et nous touchons à l'heure  
Où pour se divertir, il sort de sa demeure.

- Les Mages haïssent nos pensées en pétarade. Ils aiment demeurer centrés sur un objet de méditation. Ces objets sont au plus intime, au plus épais, au plus magique du monde.

Les premiers, non les principaux, sont au nombre de douze, savoir:

Les primordiaux crépusculaires.

La chaîne molle et le nombre nébuleux.

Le chaos nourri par l'échelle.

L'espace poisson et l'espace océan.

Le trapèze incalculable.

Le chariot de nerfs.

L'ogre éthérique.

Le rayon de paille.

Le scorpion-limite et le scorpion complet.  
L'esprit des astres mourants.  
Les seigneurs du cercle.  
La réincarnation d'office.

Sans ces élémentaires notions de base pas de communication véritable avec les gens de ce pays.

Le silence fait une apparition et menace de s'installer.

- Hé bien, si nous allions le boire ce thé? suggère Claire Lyris.

- Vous avez raison, allons-y.

Dehors le vent est léger, cajoleur, frôleur, félin patte douce. Ils essaient de saisir son odeur, mais il passe trop vite, il ne se laisse pas prendre, il file et revient glisser sur eux. Ils marchent et elle parle. Il savoure la sensation de bien-être qui s'empare de lui doucement, simplement. Elle lui dit qu'elle aime cette ville parce que sa simplicité et son calme la ramènent à l'essentiel, aux repères de la vie et qu'ici, elle n'a pas peur de se perdre. Elle lui dit qu'elle aime aussi les grands espaces. Il écoute et peu à peu, les choses disparaissent, les maisons, la rue, le trottoir, les gens. Plus rien n'existe que cette femme qui marche près de lui et qui parle. Il voudrait que cela dure longtemps, longtemps... mais il aperçoit la terrasse qui s'avance menaçante, qui va tout arrêter, leur barrer la route. Il maudit son existence.

- Où voulez-vous vous asseoir? demande Marcel Fauchet

en contenant son envie de mordre le garçon qui se précipite vers eux.

Claire Lyris montre une table.

- Celle-ci me convient, il y a du soleil et de l'ombre, comme ça on peut choisir.

Ils s'asseoient et passent la commande.

La discussion reprend, mais Marcel Fauchet, désenchanté est peu loquace. Peu à peu, le charme revient et de nouveau les choses disparaissent: les tables, les chaises, les clients, le café, le garçon. Plus rien n'existe que cette femme assise près de lui et qui parle:

- La formule chimique la plus longue est celle de la protéine synthétase A  $C_{1289} H_{2051} N_{343} O_{375} S_8$ , qui s'écrit en toutes lettres (1.913):

Methionylglutaminylarginyltyrosylglutamylserylleucylphenylalanylalanylglutaminylleucyllysylglutamylarginyllslyglutamylglycylalanylphenylalanylvalylprolylphenylalanylvalylthreonylleucylglycylaspartylprolylglycylisoleucylglutamylglutaminylserylleucyllysylisoleucylaspartylthreonylleucylisoleucylglutamylalanyl-glycylalanylalanylleucylglutamylleucylglycylisoleucylprolylphenylalanylserylaspartylprolylleucylalanylalanylalanylthreonylleucylarginylalanylphenylalanylalanylalanylglycylvalylthreonylprolylalanylglutaminylcysteinylphenylalanylglutamylmethionylleucylalanylleucylisoleucylarginylglutaminyllslylhisti-



dyIprolyIthreonyIsoleucyIprolyIsoleucyIglycyIleu-  
cylleucyImethionyltyrosyIalanyIasparaginyIleucyIva-  
lyIphenyIalanyIasparaginyIlysyIglycyIsoleucyIaspar-  
tyIglutamylphenyIalanyItyrosyIalanyIglutaminyIcyste-  
inyIglutamyllysyIvalyIglycyIvalyIaspartyIseryIvalyI-  
leucyIvalyIalanyIaspartyIvalyIprolyIvalyIglutaminyI-  
glutamylseryIalanyIprolyIphenyIalanyIarginyIglutami-  
nyIalanyIalanyIleucyIarginyIhistidyIasparaginyIvaly-  
IalanyIprolyIsoleucyIphenyIalanyIsoleucyIcysteynyI-  
prolyIprolyIaspartyIalanyIaspartyIaspartyIaspartyI-  
leucyIleucyIarginyIglutaminyIsoleucyIalanyIseryIty-  
rosyIglycyIarginyIglycyItyrosyIthreonyItyrosyIleucyI-  
leucyIseryIarginyIalanyIglycyIvalyIthreonyIglycyIala-  
nyIglutamylasparaginyIarginyIalanyIalanyIleucyIpro-  
lyIleucyIasparaginyIhistidyIleucyIvalyIalanyIlysyI-  
leucyIlysyIglutamyltyrosyIasparaginyIalanyIalanyIpro-  
lyIprolyIleucyIglutaminyIglycyIphenyIalanyIglycyIiso-  
leucyIseryIalanyIprolyIaspartyIglutaminyIvalyIlysyIa-  
lanyIalanyIsoleucyIaspartyIalanyIglycyIalanyIalanyI-  
glycyIalanyIsoleucyIseryIglycyIseryIalanyIsoleucyI-  
valyIlysyIsoleucyIsoleucyIglutamylglutaminyIhisti-  
dyIasparaginyIsoleucyIglutamylprolyIglutamyllysyIme-  
thionylleucyIalanyIalanyIleucyIlysyIvalyIphenyIala-  
nyIvalyIglutaminyIprolyImethionyllysyIalanyIalanyI-  
threonyIarginyIserine.

- Est en elle ce que nous avons coutume d'appeler  
des choses. Mais qu'est-ce qu'une chose? L'homme, jus-  
qu'à présent, a considéré la chose comme chose aussi  
peu que la proximité. La cruche est une chose. Qu'est-  
ce que la cruche? Nous disons un vase: ce qui contient  
en soi une autre chose. Le contenant, dans la cruche,  
est le fond et la paroi. Ce tenant peut lui-même être

tenu par l'anse. Comme vase, la cruche est quelque chose qui se tient en soi. Se tenir en soi caractérise la cruche comme quelque chose d'autonome. En tant que la "position autonome" de quelque chose d'autonome, la cruche se distingue d'un objet. Une chose autonome peut devenir un objet, si nous la plaçons devant nous, soit dans une perception immédiate, soit dans un souvenir qui la rend présente. Ce qui fait de la chose une chose ne réside cependant pas en ceci que la chose est un objet représenté; et cette "cho-séité" ne saurait non plus être aucunement déterminée à partir de l'objectivité de l'objet.

La cruche demeure un vase, que nous nous la représentions ou non. Comme vase la cruche se tient en elle-même. Mais qu'est-ce que cela veut dire, que le contenant se tienne en lui-même? Le fait pour le vase de se tenir en soi, est-ce là ce qui déjà qualifie la cruche comme chose? La cruche cependant se tient comme vase seulement pour autant qu'on l'a amenée à se tenir. C'est bien ce qui a eu lieu, et c'est ce qui a lieu par une con-stitution, à savoir par la production. Le potier fabrique la cruche avec de la terre choisie et préparée spécialement à cet effet. La cruche consiste en cette terre. Grâce à ce en quoi elle consiste, elle peut aussi tenir debout sur le sol, soit directement, soit indirectement, par l'intermédiaire d'une table ou d'un banc. Ce qui reçoit sa consistance d'une telle production est ce qui se tient en soi. Si nous regardons la cruche comme un récipient produit, nous la saisissons bien alors, semble-t-il, comme une chose et nullement comme un simple objet.

Ou bien, maintenant encore, regardons-nous toujours

la cruche comme un objet? Sans doute. A vrai dire, nous ne la regardons plus simplement comme un objet de la seule représentation, mais en revanche elle est un objet qu'une production nous apporte, qu'elle met en face de nous et nous oppose. Se tenir en soi semble caractériser la cruche comme chose. En vérité, pourtant, nous pensons le "se-tenir-en-soi" à partir de la production. Le "se-tenir-en-soi" est ce que vise la production. Mais le "se-tenir-en-soi", même ainsi, est toujours pensé à partir de l'objectivité, bien que l'op-position de la chose produite ne se fonde plus dans la simple représentation. Pourtant de l'objectivité de l'objet et de la "position autonome" aucun chemin ne conduit jusqu'à la "choséité" de la chose.

Qu'est-ce qui appartient à la chose comme telle? Qu'est-ce que la chose en soi? Nous ne parviendrons pas à la chose en soi avant que notre pensée ait d'abord atteint la chose en tant que chose.

La cruche est une chose en tant que vase. Ce contenant, à vrai dire, a besoin d'une production. Mais, que la cruche ait été produite par le potier, ce n'est pas là ce qui appartient à la cruche en tant qu'elle est comme cruche. La cruche n'est pas un vase parce qu'elle a été produite, mais il lui a fallu être produite parce qu'elle est ce vase.

La production fait sans doute entrer la cruche dans ce qui lui est propre. Seulement cela qui est propre à la manière d'être de la cruche n'est jamais fabriqué par la production. Une fois détachée de la fabrication, la cruche qui se tient pour elle-même doit s'y tenir rassemblée. Lors du processus de production, la cruche, il est vrai, doit montrer d'avance au producteur son

aspect. Mais ce qui se montre ainsi, l'aspect (l'ἔδος, l'ἰδέα), caractérise la cruche seulement dans la perspective où le vase en tant que chose à produire se tient en face du producteur.

Ce qu'est toutefois le vase ayant pareil aspect, ce qu'il est en tant qu'il est cette cruche, ce qu'est la cruche en tant qu'elle est cette chose: une cruche, et comment elle est, on ne saurait le connaître par expérience, encore bien moins le penser adéquatement, en considérant l'aspect, l'ἰδέα. C'est pourquoi Platon, qui se représente la présence des choses présentes à partir de l'aspect, a pensé l'être de la chose aussi peu que l'ont fait Aristote et tous les penseurs qui sont venus après lui. Platon a bien plutôt, dans une vue qui a été déterminante pour les époques ultérieures, perçu toute chose présente comme l'objet d'une production. Au lieu d'objet, disons plus exactement "pro-venant". Dans l'être plein du "pro-venant" domine un double "pro-venir": d'un côté, le provenir au sens de "tirer son origine de..." que la chose se produise elle-même ou qu'elle soit fabriquée; d'un autre côté, le pro-venir au sens de la venue de la chose produite, qui s'arrête et se tient dans la non-occultation des choses déjà présentes.

Aucune représentation de la chose présente au sens du "pro-venant" et de l'objet n'aboutit cependant à la chose en tant que chose. Ce qui fait de la cruche une chose consiste en ceci qu'elle est en tant que vase. Nous percevons la qualité de "contenant" du vase lorsque nous remplissons la cruche. Pour ce qui est de contenir, le fond et les flancs de la cruche s'en chargent manifestement. Mais doucement! Lorsque nous rem-

plissons la cruche de vin, versons-nous le vin dans la paroi et dans le fond? Tout au plus versons-nous le vin entre les flancs et sur le fond. Les flancs et le fond de la cruche sont bien ce qui, dans le vase, ne laisse pas passer. Seulement ce qui ne laisse pas passer n'est pas encore ce qui contient. Remplissons la cruche, le liquide tombe alors dans la cruche vide. Le vide est dans le récipient ce qui contient. Le vide, ce qui dans la cruche n'est rien, voilà ce qu'est la cruche en tant qu'elle est un vase, un contenant.

Seulement la cruche n'en consiste pas moins en un fond et des flancs. La cruche tient debout par ce en quoi elle consiste. Que serait une cruche qui ne tiendrait pas debout? Pour le moins une cruche manquée: donc encore une cruche, c'est-à-dire qu'elle contiendrait, mais une cruche qui pourtant tomberait constamment et laisserait échapper le contenu. Mais seul un vase peut laisser échapper.

Les flancs et le fond - ce en quoi consiste la cruche et par quoi elle tient debout - ne sont pas ce qui contient à proprement parler. Mais si le contenant réside dans le vide de la cruche, alors le potier, qui, sur son tour façonne les flancs et le fond, ne fabrique pas à proprement parler la cruche. Il donne seulement forme à l'argile. Que dis-je? Il donne forme au vide. C'est pour le vide, c'est en lui et à partir de lui qu'il façonne l'argile pour en faire une chose qui a forme. Le potier saisit d'abord et saisit toujours l'insaisissable du vide, il le produit comme un contenant et lui donne la forme d'un vase. Le vide de la cruche détermine tous les gestes de la production. Ce qui fait du vase une chose ne réside aucunement dans

la matière qui le constitue, mais dans le vide qui contient.

Seulement, la cruche est-elle vraiment vide?

La physique nous assure que la cruche est pleine d'air et de tout ce qui constitue le mélange "air". Nous nous sommes laissé égarer par une façon de voir à demi-poétique, lorsque nous en avons appelé au vide de la cruche pour déterminer ce qui en elle contient.

Mais dès que nous acceptons d'examiner la cruche réelle, d'une façon scientifique, sous le rapport de sa réalité, c'est un autre état de choses qui nous apparaît. Quand nous versons le vin dans la cruche, l'air qui remplit la cruche en est simplement chassé et remplacé par un liquide. Remplir la cruche, du point de vue de la science, c'est échanger un contenu contre un autre.

Ces indications de la science sont exactes. Par elles la science représente quelque chose de réel et d'après quoi elle règle objectivement ses démarches. Mais... cette réalité est-elle la cruche? Non. La science n'atteint jamais que ce que son mode propre de représentation a admis d'avance comme objet possible pour lui.

On dit que le savoir de la science est contraignant. Sans aucun doute. Mais en quoi consiste ce qu'elle a de contraignant? En l'espèce, dans l'obligation de laisser de côté la cruche pleine de vin et de mettre à sa place une cavité où s'épanche un liquide. La science annule cette chose qu'est la cruche, pour autant qu'elle n'admet pas les choses comme le réel qui est déterminant.

+ Qu'ont-ils donc ces deux-là à marcher comme des amoureux; il faut être boiteux pour avoir des idées

pareilles! Comme si cela servait à quelque chose, ici.

- Versons dans notre tube à essais un centimètre d'ACIDE TARTRIQUE, un centimètre de BICARBONATE DE SOUDE, et remplissons le tube jusqu'à moitié de sa hauteur avec du sucre en poudre.

Après avoir fermé le tube avec le pouce, mélangeons bien ces trois substances.

Préparons un verre d'eau propre et versons le contenu du tube à essais dans le verre.

Aussitôt, une vive effervescence se produit qui est due au GAZ CARBONIQUE qui, sous l'action de l'ACIDE TARTRIQUE, s'échappe du BICARBONATE DE SOUDE.

Lorsque l'effervescence est pratiquement terminée, nous avons un verre de LIMONADE que nous pouvons boire.

C'est une boisson très rafraîchissante que nous pourrions éventuellement parfumer à notre goût avec du citron ou de l'orange.

+ Merde Merde Merde Merde Merde Merde Merde Merde et merde de merde

Vacherie de putain de saloperie de bordel de merde

Chierie de merde de putasserie d'un résidu de fausse couche à la con

Nom de Dieu de nom de Dieu de dégueulasserie de pute de merde de mes couilles

Bordel à queue de gonorrhée de trou du cul merdeux de pustule de perte blanche de vagin de chierie de merde

Saloperie de saloperie de chaudepisse de chancre mou de pisse de cheval de raie du cul de syphilis de mes deux

Nom d'un morbaque de trompe de Fallope de bite en

fleur de charognerie de putasserie de sperme pourri  
de gland en croûte glaireux à la con

Chierie de poil de cul de vacherie de nom de Dieu  
de putasserie dégueulante de mes couilles de saloperie  
de bite vérolée de putain de trou du cul puant de bor-  
del de foutre

Merde et merde et merde de chierie de vacherie tiens

Et foque and chitte tiens

Et pisse and love tiens

- ?

- ?

+



Quincailleries, ventes publiques, marchés aux puces,  
bazars... les presse-purée ne sont pas des objets dif-  
ficiles à trouver et leur prix est très modique; seule-  
ment il s'agit de les distinguer les uns des autres,  
ils ne sont pas tous dignes d'être récupérés, loin s'en  
faut! Seul M. D... est capable d'opérer ce juste choix,  
et encore! l'objet élu doit passer par une longue série  
d'épreuves avant d'être définitivement admis dans la  
collection, avant de pouvoir côtoyer ses complices...  
Le presse-purée est enfermé quarante jours au secret  
dans un tiroir, ensuite on le plonge dans un bain d'eau  
bouillante agrémenté d'une poignée de gros sel marin et  
de cinq roses rouges, puis il passe dix jours sur le  
balcon, mais sous une cloche de verre, et est enfin



sacré nouveau venu lors d'une petite cérémonie (recouvert d'un linge immaculé et à la lueur d'un cierge!). Son propriétaire le dépose alors sous son oreiller et entame un long dialogue avec lui afin de lier plus ample connaissance, il lui fait ensuite visiter les lieux, lui octroie une place et lui présente ses futurs amis: les trois cent quatre-vingt-deux autres presse-purée! Ceux-ci sont "sacrés" et portent tous un nom de baptême: le Migrant, le Chambel, le Millas, Edouard Mercier, la reine Catherine de la Bretonnerie... Continuellement, M. D... entretient un dialogue médiumnique avec ses objets, il les interroge: doit-il aller voir "le Dernier Tango à Paris"? Doit-il sortir faire des courses? Quelquefois, il les punit pour leur maladresse ou leur impétuosité, les suspendant par trois à la chaîne des w.-c... On croit au canular, mais M. D... est très sérieux; selon lui, ces objets sont entrés par effraction dans notre univers pour aider et conseiller les hommes. D'ailleurs, il se défend avec véhémence de les collectionner: "Je ne collectionne pas, je cohabite avec des objets sacrés qui ont pris la forme de presse-purée, le seul objet qu'on puisse comparer à l'homme et au dauphin." Mais ses trois cent quatre-vingt-deux compagnons ne lui suffisent plus, il va faire construire chez un tôleier un presse-purée géant, de deux mètres de haut "pour appréhender les problèmes fondamentaux"... Autrement passionnant que des connaissances fragmentaires provenant d'anciennes civilisations disparues!

Il faut que vous ou votre tête disparaissiez, et ceci en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire! Choisissez!

Il ne me reste que peu de choses à dire. Après avoir confié aux vagues de l'océan mon message enfermé dans une bouteille, je remonterai m'étendre sur mon lit...

#### LE MESSAGE DU "SPECTRE"

« Aujourd'hui 25 Iarmier de l'an 800 du Crépuscule Corpusculaire, moi DAMOCLÈS SIRIEL, hiérarque de ce temple, je lègue mon histoire aux hommes, non que j'accorde une quelconque importance à la postérité, mais parce que j'ai toujours été naturellement enclin à l'exhibitionnisme.

Vingt-huitième et dernier de la dynastie des Hiérarques, avant d'abandonner ce sanctuaire que les flots d'ici peu auront englouti, — m'en allant sur le fragile esquif aux qualités nautiques

duquel j'ai confié mes os et mon destin, — entre deux pierres de la matrice souterraine dont j'étais seul à posséder la clef, je laisse cette tôle ondulée sur laquelle j'ai gravé moi-même le récit de ma vie jusqu'à la catastrophe fatale qui marque son déclin.

Enfant, j'étais déjà cruel. Je haïssais les hommes (tristes animaux tout juste bons à s'accoupler) et même les bêtes et les végétaux, ne gardant quelque amour que pour ce qui est inanimé. La vue d'une face barbue me mettait en fureur. Des femmes je n'aimais guère que leurs parures de cristaux. Lorsque je les voyais nues, pour que mon désir fût excité, il me fallait imaginer qu'elles étaient des statues, des êtres froids et rigides, sans viscères et sans peau, et non la variété femelle de ces petites outres sinueuses pleines de sensations mal définies et de sanglots qui s'intitulent les *hommes*. Mon propre corps, je ne le regardais qu'avec dégoût; j'usais de tous les ingrédients aptes à lui donner un aspect granitique et souvent il m'arrivait de rester immobile durant des heures entières, pensant ainsi me rapprocher dans une certaine mesure des statues. Ce n'est qu'à la tombée du jour, à l'heure où la plupart des hommes regagnent leurs cachots pour un infâme sommeil ou pour la piètre volupté qui perpétue l'espèce, ce n'est que quand le soleil avait éteint les rayons qui réchauffent cette

engagement qu'un flux nouveau s'engageait dans mes membres et que, pour moi, la vie réelle commençait.

Sorti de la maison familiale par un trou percé dans le mur avec mes ongles, j'errais longuement dans la campagne, à travers les plaines stériles, et je contemplais les étoiles, belles pierreries dont l'éclat froid me ravissait. J'examinais attentivement la diversité de leurs couleurs et je les groupais mentalement en d'innombrables combinaisons, mais j'aimais à songer surtout (et c'était là le thème central de mes méditations) qu'un jour peut-être, transformées en multiples bolides, elles viendraient écraser la terre sous une avalanche de dureté, faisant ainsi disparaître toute souillure vivante de la surface du globe. La terre elle-même pourtant, le socle sur lequel mes pieds étaient posés, je ne la haïssais pas, car je la concevais comme une étoile. C'est tout au plus si je lui aurais fait grief de ne pas me laisser l'admirer dans la splendeur de sa sphéricité. Mais je souhaitais que la fin du monde fit éclater ses torpilles incendiaires au plus vite, parce qu'elles seules seraient capables d'anéantir les hommes dans leur totalité.

Les rares d'entre eux qui me voyaient passer (je dis « les rares » à cause de l'heure tardive de mes promenades et aussi parce que chacun se retirait de mon passage, depuis que j'avais frappé à coups de silex les quelques camarades que j'avais eus dans mon jeune âge, pensant que de leur

corps jaillirait, non pas la pourriture du sang, mais des étincelles capables d'embraser le ciel), ces quelques êtres qui me croisaient dans mes randonnées nocturnes, rien qu'à l'aspect de ma démarche raide, de mes gestes qui semblaient entravés par des tonnes de rocher, comme s'ils avaient aperçu un serpent venimeux, instinctivement se mettaient à frissonner. Ils n'ignoraient pas que je les vomissais, eux et leurs courbures indécises, leurs sueurs invérifiables et momentanées, n'ayant de goût que pour les rocs, les perspectives des édifices, les astres et le vaste plan nu de la terre bien égale lorsqu'elle est dépourvue de toute irrégularité.

Car je dois dire que de tout temps la vie s'est confondue pour moi avec ce qui est mou, tiède et sans mesure. N'aimant que l'intangible, ce qui est hors la vie, j'identifiai arbitrairement tout ce qui est dur, froid, ou bien géométrique avec cet invariant, et c'est pourquoi j'aime les tracés anguleux que l'œil projette dans le ciel pour saisir les constellations, l'ordonnance mystérieusement préméditée d'un monument, le sol lui-même enfin, lieu plan par excellence de toutes les figures.

Mais que nul n'imagine que cet amour intemporel du froid, de l'immuable, ainsi que des formes géométriques puisse correspondre à un goût si minime qu'il soit de l'ordre et de l'intelligence. Je me moque bien en effet de ces deux excréments humaines et si un édifice ou une figure quelconque me séduit, ce n'est aucunement par le fait même

qu'il soit proportionné, mais simplement parce que cette proportion me donne l'illusion de son éternité.

Nuit et jour la mort me surplombait comme une morne menace. Peut-être m'efforçais-je de croire que je la déjouerais par cette numéralité, qui me constituerait une armure, une cachette aussi (pareille à celle que se font de leur propre corps les insectes qui feignent d'être morts pour résister à un danger) contre ses attaques mouvantes mais infaillibles. Craignant la mort, je détestais la vie (puisque la mort en est le plus sûr couronnement), — de là mon horreur pour tous ces hommes pareils aux monstres qui m'avaient engendré, monstres eux-mêmes, qui ne cessaient de mettre au monde d'autres monstres, puisque tout ce qui vit en attendant la mort, à commencer par moi, ne peut être que monstre.

Lorsque je rêvais, je voyais le plus souvent des avenues désolées bordées d'échafaudages de métal, des chevaux réduits à leurs éléments mécaniques, mais parfois aussi des femmes blanches et vivantes dont je mordais les lèvres... Car au baiser (même si j'en parle apparemment avec douceur) je n'ai jamais connu que la morsure, la chair ne me paraissant bonne à être caressée qu'à cette seule condition que simultanément elle soit dévorée. Ainsi, l'amour pour moi fut toujours lié à cette idée de la dureté, mes dents, froides pierrailles de ma bouche, me semblant dès cette époque l'organe qui, plus que tous les autres, à l'amour était destiné.

Jeune, je m'étais contenté, comme je l'ai dit, de frapper mes amis jusqu'au sang, d'arracher les plantes du sol, de torturer les animaux et aussi de violer quelques filles rencontrées par hasard, lorsque leur corps me paraissait assez dur et suffisamment blanchi par la poussière des routes ou bien bronzé par les rayons solaires pour que je pusse croire que ce n'étaient pas là des créatures terrestres, mais d'inhumaines idoles. Ayant assouvi mon désir, je m'enfuyais, sachant que pas une d'entre elles n'oserait raconter quoi que ce soit, par crainte de ma vengeance, et souriant aussi à la pensée que chacune emportait sur un coin de sa chair, sous forme de morsure, la trace de ma mâchoire. Mais je n'avais pas encore, à cet âge incertain, réalisé tout mon génie.

Lorsque mon père mourut, sa dignité m'échut. On me revêtit solennellement de la gaine de soie blanche à double panier et de la toque écarlate (dont le but était de me faire ressembler à un membre viril), insignes dérisoires de ma qualité nouvelle, et je devins hiérarque. Extrêmement mécontent tout d'abord, parce que je pensais que cette fonction amoindrirait ma liberté, j'en fus bientôt enchanté au contraire, lorsque j'eus songé (ce qui ne m'était pas venu à l'esprit dès l'origine) que, le titre de hiérarque me conférant une pleine immunité, je pourrais réaliser mes plus sauvages désirs sans avoir le moindre châtimeut à redouter.

J'avais à ma disposition un grand nombre de

femmes, esclaves au service du temple et qui me devaient complète obéissance, sous peine de mort. J'étais également assuré de leur silence, car elles vivaient cloîtrées et étaient même pour la plupart choisies parmi des muettes. Tout ce que je pouvais faire, d'ailleurs, en fait d'excès purement sensuels restait sans importance, le peuple étant accoutumé aux orgies périodiques que requérait le culte et par suite peu capable de se scandaliser s'il apprenait qu'il s'en faisait d'analogues dans mon palais. De plus, mon nouveau rôle qui, comme je viens de le dire, me rendait en quelque sorte invulnérable, ne constituait-il pas déjà le plus sûr bouclier?

Je fis donc aménager d'abord trois salles du palais pour mes plaisirs particuliers. Dans la première il y avait un bloc de glace, dans la deuxième des fouets et des rasoirs, dans la troisième, toute en marbre, il n'y avait rien. Les femmes que j'avais distinguées parmi les prêtresses étaient amenées dans la première salle. Il s'agissait pour moi de savoir si leur chair était suffisamment dure pour pouvoir me contenter. Aussi les faisais-je mettre nues et coucher à plat ventre sur le bloc de glace. Au bout d'une quinzaine de minutes, je les faisais relever. Celles dont la pulpe ressemblait à la matière des statues laissaient, creusée dans la glace, une empreinte assez nette de leur corps; les autres une empreinte tout à fait indécise de chair molle et incapable de se mesurer avec la neige solidifiée. Les unes comme les autres étaient



entraînées dans la seconde salle, mais, alors que les premières étaient délicatement rasées et épilées, de manière à ne plus avoir rien d'animal, même la chevelure, je faisais fouetter les autres jusqu'au sang, sachant que la fustigation est excellente pour affermir les chairs. Les premières seules, une fois bien lisses et bien polies des pieds au crâne, étaient admises dans la dernière salle et je faisais l'amour avec elles, étendu sur les dalles de marbre, que je préférais, vu leur dureté et leur netteté géométrique, à tous les coussins et divans de repos. Il arrivait presque toujours que je les blessais d'un coup de dents ou qu'elles se relevaient couvertes d'ecchymoses dues au choc spasmodique de leur corps contre les dalles. Alors je les faisais couvrir de bijoux qui masquaient leurs blessures, en même temps qu'ils exaltaient mon âme de leur spectacle et endormaient leur rancune misérable d'esclaves.

A faire l'amour ainsi, avec ces femmes d'albâtre aux crânes plus nus que des cailloux, presque aussi dures et blanches que le sol dépouillé qui supportait leurs membres, il me semblait que je parcourais des glaciers, que je marchais pendant des heures à travers des champs de neige, à peine troublés par un soleil rougeoyant auquel l'hiver donnait cet aspect net et métallique. Je ne caressais plus des femmes, mais des rivières gelées et des étangs solides sur lesquels mes pensées pouvaient amoureuxment glisser comme une troupe de patineurs écrivant, diamants imaginaires sur

ce miroir imaginaire, le seul nom féminin que j'aie jamais pu tolérer, à cause de son adorable froideur, je veux dire AURORA... Mais ma jouissance n'était jamais qu'une grande débâcle, avec la glace mise en morceaux et la flexueuse humanité immédiatement réinstaurée dans ses eaux sales. Aussi ces plaisirs me laissaient-ils complètement insatisfait et fallait-il que je découvrisse autre chose.

Toutes les nuits, je rôdais en secret dans les alentours du temple, mais je ne me contentais plus comme autrefois de faire des vœux abstraits pour que le ciel s'écroulât. Aujourd'hui c'était une nourriture plus réelle que réclamait ma haine, aussi portais-je toujours avec moi une bouteille et un couteau. Pas une fois le jour ne se leva sans qu'on s'aperçût dès l'aube qu'un de mes anciens amis avait été mystérieusement assassiné et saigné comme un porc. Il eût été aisé de découvrir le meurtrier, vu la netteté chirurgicale des blessures, dues nécessairement à une main rendue très sûre dans cette besogne par la pratique des sacrifices. Mais en admettant qu'on me soupçonnât d'être le criminel, il est évident que personne n'aurait osé en souffler mot, tant ma fonction me faisait redouter.

En revenant de ces expéditions nocturnes, je donnais libre cours à mon délire de joie, et je faisais l'amour avec les statues, les colonnes, polluant jusqu'aux pierres des routes et aux plus petits cailloux des plus petits chemins. C'est de

là que naquit l'idée par laquelle ma passion métaphysique devait atteindre son plein épanouissement.

Lorsque j'eus égorgé le dernier de mes amis, un soir que je rentrais moi-même couvert de sang, et de curieuses phosphorescences nichées dans mes blessures, je congédiai toutes les femmes de mon palais. Le sang infâme de mes victimes (soigneusement recueilli à l'aide de ma bouteille), après qu'il se fut convenablement desséché, je le concassai et, de ses fragments, je me fis un diadème que je portai nuit et jour, tout seul dans mon palais. Quant au couteau, triangle de métal propre aux plus merveilleuses démonstrations géométriques de l'amour et de la mort, je l'enfouis sous la dalle centrale de la salle de marbre, encore irrégulièrement marqué de quelques taches de sang.

Toutes les nuits maintenant, à cette même place où autrefois je me couchais avec des femmes, je faisais l'amour seul ou plus exactement avec la dalle de pierre froide qui couvrait le couteau. J'aiguissais doucement mes dents sur la meule immobile des dalles, j'étreignais le sol de mes deux bras ouverts en croix, et c'était vraiment le monde entier avec son cortège de lois et de points cardinaux que je possédais alors, mon corps jetant les voussures de ses sens juste au-dessus du point central autour duquel s'agglomérait concentriquement tout l'univers : l'âme sexuelle et luisante du meurtrier couteau.

Un seul objet capable de concrétiser toute la diversité de mon esprit, une seule figure capable de devenir le réceptacle unique de mon amour, c'est ce que je venais de trouver dans cet admirable couteau. Dans l'obscurité vague de sa cachette, il faisait jouer la triple pureté de ses angles; froid comme un astre, poli comme par de multiples caresses, il savait déclencher l'avènement des cruautés, en même temps qu'il se dressait comme un sexe, image même de la rigidité. C'était l'instrument parfait — aigu comme tout ce qui est esprit, dur et tranchant comme les arêtes de la matière —, triangle unique symbolisant la seule triade que je daigne reconnaître :

PURETÉ,                      FROIDEUR  
et  
CRAUTÉ.

Cependant, grisé de tout l'orgueil du monde après cette découverte, je ne voulais pas en rester là. Arbitre grandiloquent, je crus que l'ombre même était devenue ma proie, et c'est ainsi que j'encourus ma perte.

Le temple dont le culte, par l'hérédité, avait été légué à mes soins était consacré (étrange jeu de destinée!) à la *Féminité*. Chaque partie de ce temple correspondait à une des parties du corps de la femme. Ainsi, l'on entrait par deux portes latérales toujours grandes ouvertes qui représentaient les mains. A peu de distance

s'élevaient les pieds, deux socles surmontés de statuettes d'écaïlle. Deux beaux blocs de marbre couchés parallèlement figuraient les cuisses et un grand vase rempli de fruits et de fleurs était censé représenter les hanches. Au centre d'une cour légèrement convexe qui était le ventre, le nombril creusait son puits profond. Plus loin, c'étaient les seins dont on apercevait les deux exacts hémisphères recouverts de cuir blanc. Les aisselles étaient deux petites grottes entièrement tapissées de lierre; la chevelure, une forêt; les fesses, deux pierres tombales séparées par un ravin; les yeux, deux petits bassins taillés en amande, placés chacun sous une arcade et restant perpétuellement pleins d'eau et de poissons; la bouche, une volière; le nez, un cyprès autour duquel, les jours de fête, on disposait des viandes en pleine putréfaction; les oreilles, deux escaliers spiraux s'enfonçant dans la terre; le cou, une colonne de marbre; le sexe, enfin, un gros coquillage posé sur des fourrures, masquant une chambre souterraine carrée qui était la matrice.

C'est de ce temple (qu'une simple digue séparait de la mer, empêchant seule celle-ci de l'envahir, afin qu'il fût bien évident que tout ce qui est féminin est à peine séparé des attractions célestes, des révolutions de la nature et du cours des saisons), c'est de ce temple, dis-je, que j'eus l'idée de modifier la structure afin de le rendre plus conforme à ma divinité. Terrible sacrilège,

plus coupable peut-être aux yeux des hommes que tous les meurtres qu'auparavant j'avais commis, et dont devaient bientôt fondre sur moi les conséquences.

Je commençai par faire abattre la forêt des cheveux et remplacer les fourrures et le cuir du sexe et des seins par des morceaux de toile sur lesquels j'avais fait coller de menues poussières rocheuses, ce que plus tard on devait appeler *toile émeri*. A la place du lierre des aisselles, je fis planter des épingles sur lesquelles, les jours de fête, je ferais brûler des boulettes de résine. Je remplaçai le cyprès du nez par un croc de boucher auquel dorénavant on suspendrait les viandes. Au lieu du vase de fruits et de fleurs qui figurait sottelement les hanches, je mis un grand bocal de verre rempli d'équerres et de compas. Je pêchai sans scrupule les poissons qui nageaient dans les yeux et je les remplaçai par d'immobiles flotteurs. J'enlevai de même la cage peuplée d'oiseaux qui figurait la bouche et j'installai au même endroit un récipient plein de serpents placé entre deux scies que je déclarai être les mâchoires. Au sommet de chaque sein je fis planter un fer de lance. Au-dessus du portail de chaque main, je suspendis une bêche et une pioche. Quant au puits du nombril, j'y installai un fil à plomb, sorte de cordon ombilical interne qui descendait verticalement le long de ses parois. Je ne touchai ni aux cuisses, ni aux pieds, ni aux oreilles, ni au cou, ni aux fesses,

ni au sexe; mais dans la cavité de la matrice, à la place de l'objet secret (dont aujourd'hui, maintenant que ma perdition est acquise, encore mieux que jamais rien ne peut m'empêcher de révéler la nature, — c'était, en dimensions réduites, une reproduction exacte de l'ensemble du temple, avec une matrice recélant elle-même une reproduction plus petite, et cela à l'infini), je mis un piège à loups, quelques culs de bouteilles et un doigt de pendu, tuant ainsi dans l'œuf la série des reproductions sans limite. Sur le plafond de cette matrice qui représentait une nuit étoilée semblable à la vraie nuit qui envoûtait le temple, j'allai même jusqu'à peindre mon nom, encadré des principales figures de la géométrie, et cela en noir sur fond blanc, ce qui indiquait clairement la volonté formelle que j'avais de me refuser à considérer le monde autrement que comme une fonction de moi-même, esclave blanc de terreur sous le talon noir de ma pensée.

J'avais compté sur la crainte que j'inspirais et sur le caractère sacré que mon office conférait à ma personne pour étouffer dans le peuple toute manifestation de ressentiment, mais je m'étais trompé dans ce calcul. La première fête venue, lorsque les portes du temple s'ouvrirent toutes grandes et que la foule admise à entrer put voir les modifications que j'avais apportées, alors que j'escomptais simplement de sa part une stupeur muette ou bien une immobile consternation, un long murmure se fit jour à travers toutes les

bouches, diverses injures fusèrent puis, brusquement, je fus frappé d'une grêle de pierres. Plusieurs zigzags de sang s'inscrivirent sur les pentes de mon visage, comme les chemins en ligne brisée dont l'éclair griffe la joue des montagnes. Surpris par la promptitude d'une attaque à laquelle je m'attendais si peu, alors que je restais pétrifié d'étonnement, je fus atteint par une seconde volée de projectiles. Cette fois l'os de ma pommette droite se dénuda et pointa comme un caillou hors du fossé en demi-lune qui cernait celui-là de mes yeux. Je chancelai un instant mais, me reprenant presque aussitôt, je courus vers le grand coquillage et fis mine de vouloir le soulever afin de le projeter sur mes assaillants. Immédiatement ceux-ci se dispersèrent, ne voulant pas, même indirectement, être cause du bris de cet objet sacré, outrage à la Divinité qu'ils auraient jugé plus néfaste encore que tous ceux mêmes que j'avais pu commettre.

J'étais pour le moment sauvé, mais n'avais pas la moindre illusion sur tout ce que ce salut devait comporter de provisoire. Maintenant qu'on me tenait pour sacrilège, en effet, ma vie n'avait plus rien d'intangible; ce qui importait, au contraire, c'était, non pas de la ménager, mais d'en purifier le temple en l'ancantissant. De cela je venais d'avoir la preuve formelle lorsqu'à l'instant on avait voulu me lapider.

Etant rentré dans mon palais, j'observai à travers une fenêtre grillagée les mouvements de



la foule. Je vis qu'après sa dispersion elle s'était reformée, non pas en masse compacte mais en un vaste demi-cercle dont les extrémités se prolongeaient jusqu'à la mer, le temple et mon palais étant au centre de cet hémicycle. Je compris qu'ils voulaient m'ôter toute possibilité de retraite, afin de me garder à leur merci.

Bien loin d'avoir le moindre effroi de cette conjoncture, je m'étais senti, dès le début de l'aventure, brusquement doué d'un étrange courage, comme si l'orgueil d'être haï et menacé directement par ceux que je jugeais une sinistre vermine m'avait délivré de toute angoisse mortelle, en même temps qu'élevé d'emblée à ce rang de roi transcendantal auquel depuis ma naissance je n'avais cessé d'aspirer.

Ma lâcheté passée n'avait plus cours. Aussi calme qu'un souverain d'échecs au milieu des mille trajectoires croisées des pièces sur l'échiquier, je me tenais au fond de mon palais, insensible au réseau de dangers que je devinais sans cesse accru autour de moi, tissé par les mains invisibles de ceux qui maintenant, j'en étais convaincu, avaient juré ma mort. Un instant, lorsque j'avais été attaqué à coups de pierres, j'avais songé à me laisser lapider. Cette mort minérale avait de quoi me séduire en effet, mais je pensai toutefois qu'il valait mieux quand même, puisque j'étais perdu, tenter d'en perdre encore quelques autres avec moi. Aussi, malgré tout le mépris que j'avais pour les eubèches qu'ils pouvaient me dresser et le projet

qu'ils avaient fait sans aucun doute (ce devait être la raison de la position semi-circulaire qu'ils avaient prise et qu'ils ne semblaient pas être près de modifier) de me faire au moins mourir de faim en me coupant toute communication avec le dehors, je résolus de ne pas laisser partie si belle à mes ennemis et de leur enlever du moins la joie de se disputer mon cadavre.

Pour réaliser ce dessein (et de cela il n'y a que quelques jours), je commençai par me fabriquer une embarcation grossière avec quelques morceaux de bois et une grande pièce de toile découpés dans un grenier. J'y entassai tout ce que je pus trouver de vivres afin de résister le plus longtemps possible à la soif et à la famine. J'avais eu soin d'effectuer cette construction à proximité de la digue, de manière à ce que ma barque pût sans difficultés prendre la mer lorsque l'heure en serait venue.

Mon travail terminé, j'allai dans la salle de marbre que j'avais fait autrefois aménager dans le palais, je soulevai la dalle centrale au-dessous de laquelle reposait mon couteau et, m'étant emparé de cet objet et l'ayant placé entre mes dents, je laissai retomber le cube de pierre silencieusement, puis retournai me cacher dans la barque. Celle-ci devint dès lors mon unique — et probablement dernière — habitation; cela fait aujourd'hui sept jours et sept nuits que j'y suis installé, et j'y attends l'équinoxe maintenant tout proche pour mettre mon projet à exécution.

Ce sera par les pierres que je me vengerai. Lorsque la marée aura atteint le maximum de sa violence — ce qui astronomiquement aura lieu dans deux jours —, introduisant la pointe de mon couteau entre les pierres centrales de la digue je descellerai cette clef de voûte, et les flots, en se précipitant, arracheront le reste, engloutissant peut-être pour jamais le temple, d'entre les murs duquel ces hommes méprisables auraient été si heureux de me chasser.

J'ai écrit sur cette plaque de tôle, que d'ici peu d'instant j'irai dissimuler dans le caveau profond de la matrice sacrée, mon histoire, sachant bien qu'il n'y a qu'un nombre très restreint de chances pour que jamais elle soit retrouvée, mais parce que je tiens cependant à me ménager d'une manière posthume la possibilité d'un plaisir réputé malsain (en me livrant ainsi, peut-être, dans ma réalité même à un lecteur futur) analogue à celui que j'éprouvais lorsque, les jours de fêtes rituelles, je m'exhibais dans ce costume composé d'une toque écarlate et d'une gaine de soie blanche à double panier qui me faisait ressembler trait pour trait à un membre viril.

Dans très peu d'heures, la digue sera rompue et je m'embarquerai, aussi tranquille qu'une statue, sur le léger vaisseau que j'ai construit de mes propres mains, riant de la déception de ceux qui déjà s'imaginaient qu'ils allaient être mes bourreaux. Outre que leur sanctuaire vénéré sera

détruit, les moins rapides d'entre eux, pas assez prompts à s'enfuir, périront certainement dans l'inondation, — ce qui me réjouit le cœur autant qu'il est possible. Tant que ma voile triangulaire résoudra l'équation dont les deux inconnues sont le vent et les flots, j'insulterai tout ce qui vit sous les cieus; je maudirai toutes ces végétations informes et tenterai d'envenimer la mer par mes crachats.

Quant à mon couteau, dépositaire du sang de plusieurs meurtres et fauteur de cet ultime trouble, je le garderai précieusement, parce que lui seul me permettra, mes vivres épuisés et mon bateau perdu, sans doute pour toujours, dans le marécage fluide des vagues (car je n'ignore pas quel extraordinaire hasard devrait intervenir pour que cette évasion m'amène à une terre abordable), d'échapper à l'esclavage ignoble de la mort en mettant fin à mes jours moi-même, d'une façon à la fois géométrique et royale, la garde du poignard librement enfoncé dans ma chair figurant à jamais sur mon cœur une croix, signe plus noble que tous les crucifix de malheur, parce qu'aucun homme n'y est par la pitié cloué et qu'elle reste ainsi une pure étoile métallique aux branches cristallinement tendues de l'un à l'autre bord, et non la potence pourrie porteuse de la charogne sanglante qui jamais n'aima que ces deux actes bons pour l'évier: se dévouer et gémir.

En foi de quoi je signe, de mon nom d'homme  
assuré maintenant qu'il saura, grâce à l'extrémité  
d'un instrument, devenir éternel :

DAMOCLES SIRIEL. »



- Viens, ô coeur brisé! Dans mon sein, sans mourir, on peut contempler des merveilles! Viens! Tu feras connaissance d'une vie que les terriens détestent, mais qui peut seule te donner l'oubli! Viens!

Un vieillard, aux cheveux longs, avec une barbe, tous deux de couleur chair, est en marche vers sa droite. Son regard est dirigé sur la lanterne qu'il tient de la main droite, levée à hauteur du visage, et dont il cache un peu la lumière. Un capuchon rouge, à pompon jaune, tombe sur ses épaules et sur son dos. Il est vêtu d'un manteau bleu doublé de jaune et d'une robe rouge qui semble ne faire qu'un avec le capuchon. La main gauche tient un bâton noueux de couleur chair qui touche le sol jaune sans aucune végétation.

- Tout homme qui est accueilli chez nous y est prédestiné par sa naissance ou par un sort ultérieur. Des sens éminemment aiguisés mettent, on le sait, leurs possesseurs à même de saisir des rapports du monde individuel, qui pour les êtres ordinaires et sauf à des moments isolés n'existent pas. Et, voyez-vous, ce sont précisément ces objets, pour ainsi dire inexistantes, qui forment l'essence principale de nos aspirations. C'est, au sens suprême et profond, ce fondement impénétrable du système universel que les gens du Rêve - ainsi se nomment-ils - ne perdent de vue à aucun moment. La vie normale et le monde du rêve sont peut-être des antithèses et précisément cette différence rend toute explication si difficile. A la question: Que se passe-t-il en réalité dans le Pays du Rêve? Comment y vit-on? Je ne devrais pas répondre. Je ne pourrais vous dépeindre que les côtés superfi-

ciels de l'homme du Rêve, alors qu'il est dans sa nature de chercher à aller jusqu'au fond des choses. Tout y est organisé sur une vie spiritualisée au suprême degré; la douleur et la joie de ses contemporains sont étrangères au Rêveur. Elles ne peuvent que lui rester étrangères parce que son échelle d'appréciation est complètement différente de la leur. Tout au plus c'est l'idée "d'atmosphère" qui rendrait, au moins relativement, l'essentiel de ce que je veux vous dire. Nos gens ne connaissent que des atmosphères; mieux, ils ne vivent que dans des atmosphères. La forme extérieure qu'ils prennent à leur gré, par un travail en commun qui s'accomplit comme celui d'un système d'engrenages, ne donne en quelque sorte que la matière brute. On prend, bien entendu, le plus grand soin à ce qu'elle ne s'épuise pas. Mais le Rêveur ne croit à rien d'autre qu'au rêve. Celui-ci est, chez nous, entretenu et développé; le troubler serait un crime inimaginable de haute trahison. De là le sévère criblage que l'on exerce sur toute personne invitée à faire partie de cette communauté.

+ Une vie nouvelle s'étend devant moi. Elle commence le jour du grand repos. Je suis couché à la renverse sur une large feuille verte et dans ton sein je vois exploser le soleil. Que de vacarme, que de fracas! Quoi tout ce dérangement exprès, à cause de moi? Si seulement tu avais en toi un million de soleils! Si seulement je pouvais m'étendre ici pour toujours et jouir de cette fontaine de feu céleste!

Etendu, je balance en suspens au-dessus de la face de la lune. Le monde est plongé dans une transe matri-

cielle: les deux ego, l'intérieur et l'extérieur, sont en équilibre. Tu m'as tant promis de choses que si jamais je m'en tire, cela ne fera plus la moindre différence. J'ai l'impression de dormir depuis exactement vingt-cinq mille neuf cent soixante ans dans la noire matrice du sexe. L'impression d'avoir dormi, qui sait, trois cent soixante-cinq années de trop. Mais en tous cas je repose maintenant dans la bonne maison, sens dessus dessous, et ce qui gît derrière moi est bien, ce qui s'étend devant moi est bien. Tu viens à moi déguisée en Vénus, mais tu es Lilith, et je le sais. Toute ma vie est dans la balance; c'est un luxe, pour une fois, que j'entends savourer. Demain je ferai pencher la balance. Demain, c'en sera fini de l'équilibre; si jamais je le retrouve ce sera dans le sang et non dans les astres. Tu as raison de me promettre tant de choses. J'ai besoin que l'on me promette presque tout, tant j'ai vécu longtemps, trop longtemps dans l'ombre du soleil. Je veux de la lumière et de la chasteté - et un feu solaire dans les tripes. Je veux la déception et la désillusion, pour qu'il me soit donné de compléter le sublime triangle et de ne plus avoir sans cesse à quitter la planète pour voler dans l'espace. Je crois tout ce que tu me dis, mais je sais aussi qu'il en sera différemment dans les faits. A mes yeux, tu es l'astre et la trappe, la pierre qui fera pencher la balance, le juge aux yeux bandés, le creux où tomber, le chemin où marcher, la croix et la flèche. Jusqu'à présent j'ai voyagé en sens contraire du soleil; désormais mon voyage est à double sens, comme lune et soleil. Désormais je m'inscris pour deux sexes, deux hémisphères, deux ciels, tout à la paire. Désormais,



les articulations seront doubles, comme mon sexe. Tout événement, tout phénomène sera double. Je serai en quelque sorte visiteur sur cette terre, je prendrai part à ses bonheurs, et tous ses dons seront à moi: je les emporterai. Je ne servirai pas plus qu'on ne me servira: je chercherai en moi-même le terme de toutes choses.

Je regarde encore au dehors le soleil - c'est mon premier regard de plénitude. Il est rouge sang et les hommes marchent à la cîme des toits. Tout ce qui se situe au-dessus de l'horizon est clair pour moi. On dirait un dimanche de Pâques. La mort se tient derrière moi, comme la naissance. Je vais vivre maintenant parmi les maladies de vie. Je vais vivre la vie spirituelle du pygmée, la vie secrète du petit homme parmi les solitudes de la jungle. L'intérieur et l'extérieur ont changé de place. L'équilibre n'est plus le but - il faut détruire la balance. Puissé-je t'entendre, une fois encore, me promettre tous ces trésors ensoleillés que tu portes en toi; et m'efforcer encore de croire pour un jour, pendant que je repose à ciel ouvert, que le soleil apporte des nouvelles heureuses. Puissé-je pourrir en toute gloire, tandis que le soleil explose dans ton sein. Je crois tous tes mensonges implicitement. Je t'accepte et te prends: incarnation du mal, dévastation de l'âme, Maharanie de l'ombre. Ton ventre d'amour, cloue-le sur le mur, en face de moi, en souvenir de toi. Il est temps pour nous de partir; allons. Demain, demain...

Tout est bien fini; comme un raz de marée, les vagues de la médiocrité humaine montent jusqu'au ciel

et elles vont engloutir le refuge dont j'ouvre, malgré moi, les digues. Ah! le courage me fait défaut et le coeur me lève! - Seigneur, prenez pitié du chrétien qui doute, de l'incrédule qui voudrait croire, du forçat de la vie qui s'embarque seul, dans la nuit, sous un firmament que n'éclairent plus les consolants fanaux du vieil espoir!

D'immenses objets se dressent, à l'infini, comme des arbres fantastiques qui oscillent dans un brouillard de lumière et de sons. Puis, dans un mouvement qui s'amplifie, cette forêt tourbillonne dans un éclat pourpre, vers un point noir qui grandit, grandit... Tout autour voltigent, avec des ailes dentelées de chauve-souris, les vices et les crimes.

Le vide.

Et comme c'est beau le vide éternel qui dépossède de son royaume même le chant d'un oiseau.

J'observe l'espace, mais les airs sont inhabités comme les rivages.

Cependant mon imagination m'emporte dans les merveilleuses hypothèses de la paléontologie. Je rêve tout éveillé. Je crois voir à la surface des eaux ces énormes Chersites, ces tortues antédiluviennes, semblables à des îlots flottants. Sur les grèves assombries passent les grands mammifères des premiers jours, le Leptotherium, trouvé dans les cavernes du Brésil, le mericotherium, venu des régions glacées de la Sibérie. Plus loin, le pachyderme Lophiodon, ce tapir gigantesque, se cache derrière les rocs, prêt à disputer sa proie à l'Anoplotherium, animal étrange, qui tient du rhinocéros, du cheval, de l'hippopotame et du chameau, comme si le

Créateur, trop pressé aux premières heures du monde, eût réuni plusieurs animaux en un seul. Le Mastodonte géant fait tournoyer sa trompe et broie sous ses défenses les rochers du rivage, tandis que le Mégatherium, arc-bouté sur ses énormes pattes, fouille la terre en éveillant par ses rugissements l'écho des granits sonores. Plus haut, le Protopithèque, le premier singe apparu à la surface du globe, gravit les cimes ardues. Plus haut encore, le Pterodactyle, à la main ailée, glisse comme une large chauve-souris sur l'air comprimé. Enfin, dans les dernières couches, des oiseaux immenses, plus puissants que le casoar, plus grands que l'autruche, déploient leurs vastes ailes et vont donner de la tête contre la paroi de la voûte granitique.

Tout ce monde fossile renaît dans mon imagination. Je me reporte aux époques bibliques de la création, bien avant la naissance de l'homme, lorsque la terre incomplète ne pouvait lui suffire encore. Mon rêve alors devance l'apparition des êtres animés. Les mammifères disparaissent, puis les oiseaux, puis les reptiles de l'époque secondaire, et enfin les poissons, les crustacés, les mollusques, les articulés. Les zoophytes de la période de transition retournent au néant à leur tour. Toute la vie de la terre se résume en moi, et mon cœur est seul à battre dans ce monde dépeuplé. Il n'y a plus de saisons; il n'y a plus de climats; la chaleur propre du globe s'accroît sans cesse et neutralise celle de l'astre radieux. La végétation s'exagère. Je passe comme une ombre au milieu des fougères arborescentes, foulant de mon pas incertain les marnes irisées et les grès bigarrés du sol; je m'appuie au tronc des conifères immenses; je me

couche à l'ombre des Sphenophylles, des Asterophylles et des Lycopodes hauts de cent pieds.

Les siècles s'écoulaient comme des jours! Je remonte la série des transformations terrestres. Les plantes disparaissent; les roches granitiques perdent leur pureté; l'état liquide va remplacer l'état solide sous l'action d'une chaleur plus intense; les eaux courent à la surface du globe; elles bouillonnent, elles se volatilisent; les vapeurs enveloppent la terre, qui peu à peu ne forme plus qu'une masse gazeuse, portée au rouge blanc, grosse comme le soleil et brillante comme lui!

Au centre de cette nébuleuse, quatorze cent mille fois plus considérable que ce globe qu'elle va former un jour, je suis entraîné dans les espaces planétaires! Mon corps se subtilise, se sublime à son tour et se mélange comme un atome impondérable à ces immenses vapeurs qui tracent dans l'infini leur orbite enflammée.

Quel rêve! Où m'emporte-t-il?

- Le songe suivant, dit Athéna, est appelé le Songe des Pierres.

- C'est le dernier qu'elle te donnera, précisa Archimède. Le temps y est encore plus rapide que dans le précédent: deux millions d'années en une seconde. Ouvre l'oeil, et le bon!

Moustique vit devant lui une obscurité percée de lumières. Elle était aussi sombre que le noir de fumée, et les lumières infiniment plus vives que la flamme bleue et glacée de certains diamants. Ce dur contraste déclenchait presque une souffrance dans les yeux de celui qui pouvait l'observer. En réalité, c'était Sirius que Moustique regardait, exactement comme il l'avait fait

quelques heures auparavant. Mais il lui fallut un long moment avant de s'apercevoir que ce qu'il contemplait n'était autre qu'une étoile. Rien en effet du moelleux velours nocturne auquel il était accoutumé: seulement ce vide terrible composé de noir et de blanc. De plus, la disposition des constellations n'était plus la même. Evidemment, des millions d'années s'étaient écoulées depuis lors. Tout avait changé.

L'étoile la plus proche, qui pour cette raison paraissait la plus grosse, brûlait dans un ronflement infernal, tandis qu'une autre étoile se dirigeait vers elle. Elles surgissaient des profondeurs de l'éternité. De leurs courses apparemment sans but à travers l'univers, elles laissaient les traînées d'un feu depuis longtemps éteint - tels ces météores à l'aide desquels le Créateur, de temps à autre, répare les coutures fragiles de notre dôme, et dont les aiguilles étincelantes, maniées par une main invisible, se dessinent parfois, une fraction de seconde, au coeur des nuits.

Comme les deux étoiles continuaient à se rapprocher, l'attraction qu'elles produisaient l'une sur l'autre se matérialisa brusquement sous la forme d'une énorme montagne de flammes. Le sommet de cette montagne se détacha de la plus petite, vogua vers la plus grosse, l'atteignit. Mais la plus grosse, qui poursuivait rondement sa route, n'en accueillit qu'une partie, et laissa le reste dans son sillage. Ce fragment de la montagne de flammes demeura suspendu dans l'espace et tourbillonna comme un cigare en feu. Bientôt, il se refroidit. Ses flammes se changèrent en gouttes, comme la vapeur quand elle se condense en eau. Ces gouttes se groupèrent en une sorte d'anneau qui se mit à tourner autour de l'étoile qui

leur avait donné naissance.

Moustique comptait les gouttes. Il constata que la plus proche de lui était la troisième. Elle était constituée de linéaments incandescents. Animés d'une vie intense, ces linéaments creusaient dans la goutte des tunnels, des tourbillons, rampaient à sa surface, s'en éloignaient, revenaient à elle. Petit à petit, ils passèrent du rouge intense au bleu, au blanc, au brun sombre. Et la goutte ne fut plus qu'une boule de vapeur. De cette goutte jaillit une plus petite, tandis que la goutte elle-même se rétrécissait et devenait un globe d'eau bouillante.

Le globe se refroidit, mais, dans ses profondeurs, des flammes s'obstinaient à brûler, se convulsaient parfois à la surface de l'eau, poussaient à l'extérieur des continents, des îles. Les siècles glissaient si vite que continents et îles bouillonnaient comme du porridge, dans un incessant remue-ménage de volcans en action, de montagnes croissantes et de tremblements de terre. Le foyer interne, déchaîné, ne parvenait pas à trouver un régime constant, de telle façon que le globe ne tournait pas toujours sur le même axe et se livrait même à des embardées qui détruisaient les continents et en édifiaient de nouveaux.

Moustique fit tout à coup cette découverte qu'il se trouvait lui-même sur le globe et devant une montagne colossale. Cette montagne vivait au rythme de deux millions d'années par seconde! Elle grondait de façon effrayante. Elle s'affaissa, se replia, se déplaça sur la surface du globe, poussant ses plis comme une étrave sur des lieues et des lieues. Sa masse se fendit, se réduisit en poussière et versa des torrents

de pierres dans l'océan tumultueux. Mais l'océan se lassa de la montagne. Il l'aspira dans ses abîmes, la recouvrit et, estimant que la punition avait assez duré, il la rendit à la lumière.

Autour de la montagne gisaient ses débris, sa poussière, sous la forme de geands rochers usés par les flots. Ces rochers se fendirent, s'éparpillèrent. L'océan les roula et les roula entre ses mains jusqu'à ce qu'ils fussent devenus de minuscules fragments aussi ronds que l'avait été le globe, leur père.

Une frange d'écume verte entourait la montagne. Elle plongeait sous les eaux tour à tour et reparaisait, selon les ondulations du sol. Les arbres étaient présents également à ce drame. Mais leurs voix ne pouvaient se faire entendre dans la lente et hurlante symphonie de ce monde minéral qui, de millénaire en millénaire, semblait agité des mêmes frémissements que la peau d'un chien endormi.

" Tenons bon! Tenons bon! " tonnaient les rochers.

Cependant, ils étaient sans cesse brisés, jetés au sol. Bientôt, il n'y eut plus rien de la montagne qu'une plaine verdâtre semée de galets et, de la falaise sur laquelle elle se dressait auparavant, que quelques vestiges déchiquetés.

Ce songe, comme le précédent, avait duré environ une demi-heure. Au cours des trois dernières minutes, Moustique vit courir ça et là quelques poissons sans doute amphibiens, des dragons, des bêtes fantastiques. L'un des dragons, ayant englouti un galet, le recracha aussitôt.

A l'ultime fraction de seconde, un homme surgit. Il fendit un galet, le dernier vestige de la montagne. Et,

en ayant fait une pointe de flèche, il tua son frère...

Marbre lisse. Quelques grosses pierres et des concrétions brisées défilent sous mes yeux. Dieu que je vais vite. Trop vite! Léger balancement des cuisses en godille, tout à fait Esther Williams dans "Le Bal des Sirènes", pour épouser parfaitement le gabarit du boyau. Je brise des centaines d'épandymes de calcite translucide qui somnolent entre deux eaux. Attention! Une lame calcaire en forme de digon pourrait bien effleurer mon buste... sous le jacquart. Je n'ai pas encore eu le temps de penser à ma peur ou d'apprécier le froid, mais je ne serais guère surpris de me trouver stoppé par un abominable poisson des neiges ou un mur de prison en glace. Voilà! Maintenant j'ai peur. Maintenant j'ai froid. Carapace chair de poule. Tremblements mitigés. Grosses bulles, ludion en perdition. Chapelet de gouttelettes. Frayeur. Surtout, surtout pas de panique. Devant: c'est tout droit. Et pas un seul "garage" pour tourner. Accélération du battement, en douceur, pour éviter la crampe palmaire. Merde. Oui, je pense "merde". Nodules et lactaires de glaise. Trépidation au niveau du biceps gauche. Il faut ramener le bras sous mon ventre. Epanchement noirâtre au bout du raï de lumière. Et le haut! Il doit bien y avoir un haut! C'est long! C'est trop long! Je suis fait. Des vagues. Au-dessus une lumière plus sombre. Contre mon nez un semblant de marche. Les bulles crèvent. Ça y est! De l'air! Bon sang de l'air! Je repose sur le fond et ma tête est hors de l'eau. Mais oui, je suis passé, sans un accroc, sans une tasse. Sacré veinard!



Extase. Plain chant.

Je sais que je n'ai jamais pensé qu'à l'occasion de mes sens. Qu'il y ait des substances immatérielles et intelligentes, c'est de quoi je ne doute pas; mais qu'il soit impossible à Dieu de communiquer la pensée à la matière, c'est de quoi je doute fort. Je révère la puissance éternelle, il ne m'appartient pas de la borner; je n'affirme rien, je me contente de croire qu'il y a plus de choses possibles qu'on ne pense.

Où suis-je? J'aimerais pouvoir me tâter pour voir si je n'ai rien de cassé...

Je brille comme du métal, je me trouve devant une mare de boue, dans un paysage horrible éclairé par la Lune. Brusquement, l'eau de la mare se met à fumer, et devient rouge puis bleue. Une sphère lumineuse surgit de la mare, se dilate, éclate dans un bruit fantastique, prend la forme d'une coupe d'or d'où émerge une colonne dont la blancheur aveugle. Je grimpe le long de cette colonne comme si je n'avais pas de poids et j'arrive au pied d'un escalier d'or qui s'élève tout droit vers le Soleil. Je monte les marches de l'escalier, je pénètre dans le Soleil et j'en éprouve une joie intense, inoubliable...

o  
o o

J'avertis mes lecteurs qu'ils ne trouveront rien de commun et de trivial dans ce mien petit ouvrage; c'est comme un extrait et un elixir de ce que la Nature perfectionnée et aidée de l'Art a de plus merveilleux dans ses vertus occultes. Je ne me laisse point séduire à la vanité en les produisant comme de moi-même et de mon estoc: j'avoue ingénument que je les ai tirés des Ecrits des plus fameux philosophes qui ont pénétré avec une admirable application tout ce que la Nature a de plus curieux et de plus caché. Il est vrai que je ne les propose pas ici avec témérité, puisqu'il n'y en a presque pas un dont je n'aie eu le plaisir de faire l'expérience par moi-même.

Il n'est qu'un seul nombre en lequel nous devrions vivre ici-bas, c'est le Un (l'unité) et nous ne devrions pas compter au delà. En Dieu il y a le nombre trois, mais ces trois ne sont qu'un. Ainsi nous, les hommes, tout comme Dieu se manifeste en un, nous devons retrouver notre unité première.

C'est dans ce nombre et dans nul autre que se trouve le repos et la paix. Tout ce qui est au delà de ce nombre porte en soi l'inquiétude et la dissension.

Car si un calculateur ajoute un chiffre et compte au delà du un il accumulera les erreurs dans le résultat et à la racine. Voilà notre misère et le ver qui nous ronge.

Quelle joie et quel bonheur de vivre dans l'unité! Le ciel aussi suit son cours dans ce nombre; la terre elle aussi et tout ce qu'elle contient.

Mais dès qu'il n'en est plus ainsi des signes apparaissent dans le Soleil, la Lune et les Étoiles qui doivent être étudiés. Mais la fin n'est pas encore là, et quoique des signes l'annoncent, la grande calamité ne fait que commencer. Heureux celui qui n'est point assis sur le siège de la peste et qui ne vit pas en pécheur. Car tous seront visités.

Quiconque s'élève contre Dieu doit prendre conscience qu'il ne peut ni subsister ni se maintenir contre Lui.

Il est difficile de lutter contre Lui et nul ne saurait le vaincre. Ainsi est-ce grande folie de s'élever contre ce qu'il est impossible de vaincre.

Etonne-toi que tant de gens fassent pousser des fleurs ou les arrangent en bouquets sans voir autre chose dans leur acte qu'une besogne toute matérielle.

Ceci prouve que le concret obstrue totalement vos esprits. Avec quelle légèreté maniez-vous cette matière céleste, cette source de symboles, sans jamais vous poser une question!

La ciselure la plus extraordinaire, les calculs les plus savants se jouent sous vos yeux sans que vous soyez déconcertés ni troublés par le phénomène supra-matériel de la collaboration établie entre le terrestre et l'as-tral. Ineptes jusqu'au borné, vos intelligences se contentent de faire de l'histoire naturelle et d'entourer de positivisme un domaine qui devrait poser pour vous des problèmes surnaturels. Encore une fois je te dis: étudie consciencieusement la vie des plantes, tu y découvriras des lois célestes.

D'où vient donc que chez tout artiste l'eucalyptus éveille l'idée de bras de femme nus, et passionnément étendus? Que l'asphodèle nous fait malgré nous penser à la mort? Que la glycine nous donne le mirage d'une petite fille blonde de berger? Que l'orchidée nous rappelle le sabbat et les messes noires?

De cela, que la pensée de ces choses vit dans ces fleurs et dans ces arbres.

Croyez-vous que ce soit pur hasard que chez tous les peuples de tous les temps la rose soit le symbole de l'amour, et la violette celui de la modestie? Il y a des centaines de petites fleurs odorantes aussi cachées et aussi secrètes que la violette; aucune d'elles n'exerce sur nous pareille action. Mais cueillons une violette, instinctivement nous pensons: modestie. Et pourtant cette impression étrange n'est pas provoquée dans nos sens par le parfum caractéristique de cette petite fleur. Prenez un flacon de Vera violetta, l'illusion est si complète

que, dans l'obscurité, vous ne pouvez pas discerner son odeur de celle d'une grosse botte de violettes. Mais vous n'aurez jamais la même impression de modestie.

De même, le sentiment que le voisinage d'un marronnier en fleur nous impose, malgré nous, le sentiment d'une virilité éternellement victorieuse, n'a rien à faire avec ce qui frappe nos sens à l'abord, le tronc robuste, les larges feuilles, les mille grappes de fleurs étincelantes. Ce n'est qu'à la réflexion que nous arrivons à reconnaître que l'odeur seule, à peine perceptible, nous révèle la pensée, l'âme de l'arbre.

Evidemment, le concept que j'appelle pensée peut prendre toutes les formes et toutes les figures; le fait seul que moi ou tout autre puissions le penser en est déjà une preuve qui a toute sa valeur.

La pensée ne connaît absolument aucune limite; la matière n'est nullement un obstacle pour elle. Aucun homme clairvoyant ne peut se soustraire aujourd'hui à cette certitude (certitude relative, il est vrai, comme toutes les autres) de la conception monistique de l'univers, et cette conception nous apprend que nous, hommes, nous ne nous différencions pas, en tant que matière, de toute autre matière. Si j'admets cela, et si, d'un autre côté, l'existence de la pensée, dans son sens tout-puisant, me force à tout instant à le reconnaître, je ne puis arriver qu'à cette conclusion, du reste confirmée par mille exemples, que la pensée peut pénétrer à son gré, non seulement l'homme, mais aussi toute matière; donc pourquoi n'animerait-elle pas le tronc, les feuilles d'un oranger?

Pour la nature faustienne du philosophe, le dogme, que les peuples de culture ont adopté, consiste en ces

mots du préliminaire: au commencement était le Verbe. Mais ils s'arrêtent tous sur ce mot mystérieux, jusqu'à ce qu'un jour il se révèle en quelque tête, de lui-même et dans toute sa splendeur. Et, le cerveau humain étant la plus grande perfection de toutes les matières existantes sur cette planète morte, qui s'appelle la terre, cette révélation s'effectuera pour nous.

Mais l'erreur réside dans ce fait que tous les hommes qui, comme les mystiques, ont cru à une révélation semblable du mot mystérieux, ont toujours prétendu qu'elle s'était effectuée brusquement, comme un éclair. Or, elle s'effectuera, comme elle est venue, lentement, pas à pas, de même que le soleil s'est développé des nébuleuses et l'homme de la cellule primitive. Elle est infinie et jamais achevée, et c'est pour cela qu'elle ne s'achèvera jamais.

Il ne se passe aucune heure, aucune seconde, dans laquelle la pensée ne s'affirme pas plus grande, plus magnifique qu'auparavant. Ainsi s'impose sans cesse à nous ce concept qui est tout.

Et c'est une grande révélation de ce genre, à ce que je crois, qui a lui dans mon cerveau.

La loi de la vie est la loi de croyance. Une croyance est une pensée entretenue par votre esprit conscient. Ne croyez pas que quelque chose puisse vous nuire. Croyez en la puissance de votre subconscient pour vous guérir, vous inspirer, vous fortifier et pour vous enrichir. Il vous est donné selon votre croyance.

Changez vos pensées, vous changerez votre destinée.

Exister c'est répondre par un rêve merveilleux à l'essence fétide d'un monde en putréfaction.

La concentration est à la base de tout cela. Dans les états "normaux" de l'esprit, notre énergie consciente est dispersée. Notre attention s'égaré de pensée en pensée, de sensations externes en sensations internes, du passé à l'avenir, des espoirs aux angoisses, des images aux objets. Presque tous les systèmes de méditation exigent un apprentissage préliminaire de la concentration, pour calmer l'agitation de l'esprit, toujours en éveil. La méditation n'est rien d'autre que la concentration dirigée. La concentration est pouvoir.

Quelquefois, il nous arrive de produire des états de concentration spontanément, sans efforts. Un stimulus intensément agréable, douloureux ou inhabituel peut attirer notre attention si complètement que nous produisons en nous une modification de la conscience spontanée. Nous avons tous la capacité de provoquer de tels états et nous avons tous éprouvé ce genre d'expérience, même si nous n'en avons pas eu conscience. Ces états sont naturels, que les moyens utilisés pour les produire soient particuliers ou non. Dans ce sens, il est naturel d'avoir une extase, comme il est naturel de vouloir en éprouver.

En fait, l'extase est peut-être l'état le plus naturel qui soit. L'euphorie que produit l'état de conscience concentrée est presque toujours accompagnée de la conviction que c'est ainsi que les choses "sont censées être". Au lieu d'apprendre à trouver l'extase, il vaudrait peut-être mieux que nous désapprenions à ne pas avoir d'extase. En nous débarrassant des habitudes apprises, de nos inquiétudes, de nos craintes et de la manière dont nous dispersons notre énergie mentale, nous parviendrons à atteindre cette impression de trans-

cendance heureuse qui est l'état de base du système nerveux de l'homme.

Loin de mener à un refus du monde extérieur, la méditation et les autres méthodes d'auto-extase tendent à réaliser un meilleur ajustement à la réalité ordinaire. Plus nous serons "extasiés" et plus longtemps nous le serons, plus nous pourrons intégrer les sphères conscientes et inconscientes de notre vie mentale. Cette intégration est la clé de l'union (et de la santé) du corps et de l'esprit.

Nous cherchons actuellement avec fièvre à expérimenter toutes sortes de manières de modifier la conscience et ce besoin est ressenti surtout par les jeunes. Dans cette quête, il y aura beaucoup d'efforts vains, beaucoup de pertes, mais il en sortira une génération qui saura comment utiliser sa conscience de plus en plus pleinement, une génération qui pourra construire une société de véritables extasiés.

Le soleil de ma tête est de toutes les couleurs  
C'est lui qui brûle les maisons  
de paille  
où vivent les seigneurs échappés des cratères  
et les belles dames qui naissent chaque matin  
et meurent chaque soir  
comme les moustiques.



L'  
intérieur de votre tête  
n'est pas cette  
MASSE  
GRISE et BLANCHE  
que l'on vous a dite  
c'est un  
PAYSAGE  
de SOURCES et de BRANCHES  
une  
MAISON de FEU  
mieux encore  
la  
VILLE MIRACULEUSE  
qu'il vous plaira  
d'  
INVENTER

°  
° °

Paris, Février-Mars 1988.

Nous remercions de leur aimable participation, par  
ordre d'apparition:

	Pages
- Jean-Paul SARTRE (La Nausée)	3 à 6
- Roland TOPOR (Portrait en Pied de Suzanne)	6
- André BRETON (Nadja)	6 à 8
- SERRE (Petits Anges)	8
- René DAUMAL (La grande Beuverie)	9 à 10
- Ken KESEY (Vol au-dessus d'un Nid de Coucou)	10 à 15
- Charles BAUDELAIRE (Le Spleen de Paris)	15 à 17
- Sir Arthur CONAN DOYLE (La Vallée de la Peur)	17
- William CAMUS (La Grogne de l'Empereur)	17
- NOSTRADAMUS (Lettre à son fils)	17 à 18

- Saint MALACHIE	(Prophétie)	18
- Georges BAYARD	(Les étranges Vacances de Michel)	18
- Gaston LEROUX	(Le Château noir)	18 à 19
- H. P. LOVECRAFT & A. DERLETH	(Le Rôdeur devant le Seuil)	19 à 21
- GOSCINY & UDERZO	(Le Devin)	21
- Eddy PAAPE & GREG	(Les Dragons de Feu)	21
- Nouveau petit Larousse T. III		21
- EDIKA	(Happy-Ends)	21
- Lieutenant X	(Langelot Agent secret)	21
- Daniel DOZ	(L'Architecture et le Cinéma selon H. P. Lovecraft)	21
- BINET	(Kador IV)	21
- FRANQUIN	(Idées noires II)	21 à 22

- REISER	(Gros Dégueulasse)	22
- George ORWELL	(1984)	22
- Pierre DESPROGES	(Vivons heureux en attendant la Mort)	22 à 23
- Jean-Pierre DUPREY	(Derrière son Double)	24
- Manuel des Castors Juniors		24
- Carlos CASTANEDA	(L'Herbe du Diable)	24 à 25
- Louis ARAGON	(Le Paysan de Paris)	25 à 29
- Francis MAZIERE	(Fantastique Ile de Pâques)	29
- Aldous HUXLEY	(Le Meilleur des Mondes)	29
- Georges BATAILLE	(Histoire de l'Oeil)	29 à 30
- Pierre YOYOTTE	(Théorie de la Fontaine) (in Le Surréalisme A.S.D.L.R.)	30 à 31

- Boris VIAN	(L'Herbe rouge)	31
- Salvador DALI	(Apparitions aérodynamiques...) (in Minotaure n° 6)	31 à 32
- Dr Raymond MOODY	(La Vie après la Vie)	32
- Arthur KOESTLER	(Le Zéro et l'Infini)	32
- Dalton TRUMBO	(Johnny s'en va-t-en Guerre)	32 à 33
- Maurice LEBLANC	(L'Ile aux trente Cercueils)	33 à 34
- Fedor DOSTOIEVSKI	(Crime et Châtiment)	34
- TIBET & A.P. DUCHATEAU	(Le Monstre de Noireville)	34
- Enid BLYTON	(Le Club des Cinq va camper)	34
- Comte de LAUTREAMONT	(Les Chants de Maldoror)	35 à 39
- HERGE	(Le Lotus bleu)	40

- Paul ELUARD	(Capitale de la Douleur)	41
- Slogan publicitaire	(Black & White)	41
- André PIEYRE DE MANDIARGUES	(Les Incongruités monumentales)	42
- Robert DESNOS	(Deuil pour Deuil)	42 à 47
- *		
- Les Mémoires d'une Chanteuse allemande		47 à 49
- Roland VILLENEUVE	(Loups-Garous et Vampires)	49
- L'Echo des Savanes n° 24		49
- Raymond QUENEAU	(Loin de Rueil)	49
- Octave MIRBEAU	(Le Jardin des Supplices)	50 à 51
- Pauline REAGE	(Histoire d'O)	51
- Jean de BERG	(L'Image)	51
- E.T.A. HOFFMAN	(Soeur Monika)	51
- Malcom de CHAZAL	(Sens plastique)	51

\* David SAINT-CLAIR  
(Magie brésilienne) 47

- Kurt VONNEGUT Jr	(Abattoir 5)	51 à 52
- Raymond ROUSSEL	(Impressions d'Afrique)	52
- H.C. ANDERSEN	(La Malle volante et autres Contes)	52
- CHARLIER & JIGE	(Les Vampires attaquent la Nuit)	52 à 53
- Jean CHEVALIER & Alain GHEERBRANT	(Dictionnaire des Symboles)	53
- Pierre CORNEILLE	(L'Illusion comique)	54
- Henri MICHAUX	(Ailleurs)	54 à 55
- Marie-Christine AUBINEAU	(Marcel Fauchet)	55 à 56
- Le Livre des Records		56 à 57
- Martin HEIDDEGER	(Essais et Conférences)	57 à 62
- Jules SUPERVIELLE	(L'Enfant de la haute Mer)	62 à 63
- Brochure CHIMIE 2000		63

- GOTLIB	(Rhôa Lovely T. 1)	63 à 64
- J.M. VARENNE	(La Magie des Objets)	64 à 65
- Jacques BERGIER & Georges H. GALLET	(Le Livre du Mystère)	65
- Lewis CARROLL	(Alice au Pays des Merveilles)	65
- Agatha CHRISTIE	(Dix petits Nègres)	66
- Gérard de SEDE	(La Race fabuleuse)	66
- Michel LEIRIS	(Aurora)	66 à 85
- Herman MELVILLE	(Moby Dick)	86
- DICTA & FRANCOISE	(Tarot de Marseille)	86
- Alfred KUBIN	(L'autre Côté)	86 à 87
- Henry MILLER	(Tropique du Capricorne)	87 à 89
- J.K. HUYSMANS	(A Rebours)	89 à 90



- Jacques MARTIN	(Iorix le Grand)	90
- Emile GENEST	(Contes et Légendes mythologiques)	90
- Michel JAUSSERAND	(Peinture vernie noire éclatée)	90
- Jules VERNE	(Voyage au Centre de la Terre)	90 à 92
- T.H. WHITE	(L'Epée dans le Roc)	92 à 96
- Christian BERNADAC	(Le Passe-Montagne)	96 à 97
- VOLTAIRE	(Micromégas)	97
- MORRIS & GOSCINY	(Le 20 <sup>e</sup> de Cavalerie)	97
- Peter KOLOSIMO	(Le Monde des Rêves)	97
- Le Grand et le Petit Albert		98
- PARACELSE	(Prognostications)	99
- Roland JOUVENEL	(Message à sa Mère)	99 à 100

- Hanns Heinz EWERS (Dans l'Epouvante) 100 à 102
- Dr Joseph MURPHY (Exploitez la Puissance de votre Subconscient) 102
- Gérard QUERU (Vertiges et Délires) 102
- Andrew WEIL (Avant-Propos au Livre des Extases d'E. ROSENFELD) 103 à 104
- Benjamin PERET (Le grand Jeu) 104
- Tract surréaliste cité in C. BUSSY Anthologie du Surréalisme en Belgique 105

°  
° °